

La princesse des Balkans

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

La princesse des Balkans



Roman

Sous une apparence charmante, les Hongrois sont des êtres passionnés, romantiques et farouches. L'intensité et la force de leurs sentiments modèlent leur caractère et leur conception de la vie.

Pour le profane, ils sont un peuple déconcertant. Ils possèdent le don du divertissement et des amitiés tenaces. Bien que d'un naturel nonchalant, rien ne peut plus les arrêter dès lors qu'ils se sont réveillés.

Un Magyar est capable de tout pour une cause politique ou nationale. L'amour de son pays imprègne tout son être et peut, le cas échéant, le conduire au sacrifice suprême. La musique, comme l'amour, coule dans ses veines et celle des Tziganes trouble l'âme des hommes depuis des générations.

La csardas, danse typique des cabarets, a vu le jour au XIXe siècle. La beauté, la folie, la passion dévorante, l'indicible mélancolie, l'amour et la fureur tziganes sont tout entiers contenus en elle.

Dans le monde paysan, on juge que la magie noire des Tziganes est, en cas de réel besoin, beaucoup plus puissante que les pouvoirs surnaturels revendiqués par les prêtres...

Tout en longeant le couloir qui la menait vers un escalier secondaire, la princesse Thea fredonnait. Tandis qu'elle descendait les marches, elle se disait qu'il était fâcheux que la partie la plus attrayante du palais fût réservée aux réceptions royales. Elle aimait les dorures et la balustrade de cristal du grand escalier. Elle appréciait les tableaux qui recouvraient les murs ainsi que les somptueuses cheminées de marbre sculptées par des artisans italiens. On devait à son arrière-grand-père d'avoir fait de ce château l'un des plus imposants palais des Balkans.

La princesse n'avait jamais douté qu'il ait trouvé là une compensation à la relative insignifiance d'un pays si petit. Fréquemment, elle pensait qu'il avait souffert d'un complexe d'infériorité. Il avait toujours tenu à s'entourer de l'apparat et de la magnificence qui allaient de pair avec la monarchie.

Il avait tenté de faire partager ses conceptions à ses petits-enfants ; c'est ainsi qu'à son baptême, la princesse Thea avait été prénommée Sydel Niobe Anthea. Mais, dès qu'elle avait su parler, elle avait refusé ce nom qui emplissait la bouche et se reconnaissait dans « Thea ». Ce prénom lui allait bien et personne dans sa famille ne l'avait jamais appelée autrement.

Elle entra dans la petite salle à manger. La pièce, très agréable quoique sans prétention, accueillait le soleil du matin.

Elle trouva son frère Georgi en train d'y prendre son petit déjeuner. Celui-ci leva les yeux lorsque sa sœur entra et dit :

— Tu es en retard !

— Oui, je sais, répliqua Thea, mais il faisait si bon ce matin et Mercure a sauté tous les obstacles comme s'il avait des ailes !

Elle se servit de l'un des plats qui, sur le buffet, composaient un véritable petit déjeuner anglais.

Son père, le roi Alphée de Kostas, avait passé une grande partie de sa jeunesse en Angleterre. Il était en fait diplômé de l'université d'Oxford. C'est pourquoi il avait adopté nombre d'habitudes britanniques, tenant à ce que ses enfants parlent anglais. Cela n'avait pas été difficile pour Théo et Georgi qui avaient appris les langues de tous les pays balkaniques avoisinants. Un jour, Georgi avait dit que, comparée à

certaines d'entre elles, la langue anglaise faisait figure de dessert !

Thea vint s'asseoir à la table, pensant encore à sa chevauchée matinale. Alors qu'elle prenait son couteau et sa fourchette, elle dit :

— Au fait, il faudrait rehausser les obstacles.

— Je sais, répondit son frère, mais il vaudrait mieux que tu t'en occupes.

— Pourquoi moi ?

— Je m'en vais demain.

— Tu t'en vas ? s'exclama Thea. Mais pourquoi, et où donc ?

Georgi regarda par-dessus son épaule et répondit :

— Il se trouve que je m'en vais à Paris. Tu n'en diras rien à mère ! Elle pense que je vais rendre une visite semi-officielle à l'Armée française.

— Tu vas encore à Paris ? Je ne comprends pas pourquoi tu ne restes pas ici.

— C'est très simple : Paris est une ville extrêmement distrayante et les femmes y sont fantastiques ! rétorqua Georgi en souriant.

Thea le fixait du regard.

— Tu veux dire que tu vas à Paris uniquement pour t'amuser ?

— C'est tout à fait cela !

— Et tu y vas... seul ?

— Je ne resterai pas seul très longtemps !

— Emmène-moi... avec toi ! S'il te plaît, emmène-moi avec toi ! supplia Thea.

— Et tu imagines que mère serait d'accord ! railla Georgi.

— Mais... nous pourrions par exemple... lui dire... que je resterai avec une de tes amies.

— Mère ne le permettra certainement pas !

— Pourquoi pas ?

— Parce que mes amies sont très séduisantes et attirantes certes, mais elles ne sont certainement pas une bonne fréquentation pour une princesse bien élevée !

Thea fulmina :

— Pourquoi ne suis-je pas un garçon !

— Tu rencontreras beaucoup d'hommes qui seront ravis que tu sois une femme !

Thea le regarda avec dérision.

— Des hommes ? Lesquels puis-je donc voir, sinon de vieux courtisans presque au bord de la tombe ? demanda-t-elle.

Son frère se versa à nouveau du café et continua :

— Tu as raison. Mais à propos, père est en train de s'occuper de ton mariage. Il m'en a parlé hier soir.

— Mon... mariage ? répéta-t-elle doucement un peu stupéfaite.

— Tu as dix-huit ans, lui dit Georgi, et père pense que tu dois accroître la puissance de notre pays par une alliance avec l'un de nos voisins les plus prestigieux.

— Et qui ? demanda brusquement Thea.

— Il semblerait qu'il s'agisse du roi Otho de Kanaris.

Il y eut un silence pétrifiant puis Thea demanda :

— Est-ce que... tu es... sérieux ?

— Apparemment, il n'y a personne d'autre.

— Mais... il est vieux... beaucoup plus vieux que... père !

— Son pays est deux fois plus grand que le nôtre.

— Mais... comment pourrais-je épouser un vieil homme comme lui ? C'est impossible. La dernière fois que je l'ai vu... il avait les cheveux et la barbe... entièrement blancs !

— Je sais que c'est extrêmement délicat pour toi, reconnut son frère, mais, tu dois absolument épouser quelqu'un !

— Je... je veux épouser quelqu'un de jeune... quelqu'un dont je serai...

amoureuse.

Georgi tenta de la raisonner.

— Thea, comme moi tu sais que notre sang royal nous oblige à prendre ce que l'on nous impose ; penser d'abord à notre pays et ensuite à nous !

— Si c'est ce que tu penses réellement, pourquoi ne te maries-tu pas alors ? lui demanda Thea.

Il y eut un silence. Son frère renchérit :

— Je sais que cela arrivera un jour, et père est déjà en train de chercher quelqu'un. Elle sera sûrement pure, grosse et horriblement insignifiante !

Il parlait avec froideur et ajouta :

— C'est pour cela que je veux aller à Paris. J'ai envie de m'amuser tant qu'il en est encore temps !

Les paroles de Georgi se faisaient plus dures et Thea murmura :

— Devrai-je... réellement... l'épouser ?

— Tu connais la réponse...

— Mais il y a sûrement... quelqu'un de... mieux que le roi Otho !

— C'est ce que j'ai dit hier soir à père, répliqua Georgi, mais il m'a fait remarquer que pratiquement chacun de nos voisins était soit marié avec six enfants, soit veuf comme le roi Otho, soit misogyne comme le roi Arpad.

— Qu'est-ce que cela veut dire, misogyne ? demanda Thea.

— Un homme qui déteste les femmes, répondit son frère. Cela arrive souvent lorsqu'un homme a une très grosse déception sentimentale qui le rend cynique et aigri.

— Mais... il doit bien y avoir... quelqu'un... d'autre ! dit Thea désespérément.

— Je suis désolé, ma chérie, dit Georgi, mais nous avons étudié toutes les possibilités avec père, et cela n'a rien donné.

— C'est injuste ! dit Thea en sanglotant. Je ne... l'épouserai pas ! Je...

refuserai !

Elle parlait avec détermination. Elle savait, au plus profond de son cœur que, s'il n'y avait pas d'autre solution, elle ferait quelque chose. Elle était parfaitement consciente de l'obsession de son père à vouloir améliorer, à tout prix, le statut de Kostas. Tout ce qu'elle pourrait lui dire serait parfaitement inutile.

Elle regarda fixement son frère Georgi, et des larmes apparurent dans ses yeux quand elle implora :

— Aide-moi... Georgi... s'il te plaît... aide-moi !

— J'aimerais tellement, répondit-il, mais je suis dans la même situation que toi ! J'aurai vingt-deux ans le mois prochain et père m'a dit que je devrai me marier l'année prochaine et envisager d'offrir des héritiers au trône.

Thea quitta la table.

— Tout cela... me rend... malade !

Elle alla vers la fenêtre et regarda le jardin émaillé de mille fleurs printanières. Mais ce qu'elle percevait en fait, c'étaient les traits du visage du roi Otho, ses cheveux blancs clairsemés sur son crâne. Elle n'avait jamais imaginé, jamais pensé un seul instant qu'elle devrait épouser un tel homme.

Elle avait été tellement seule lorsque Georgi était à l'école et ensuite à l'armée, qu'elle lisait des contes de fées ; elle y croyait et ils faisaient partie de son existence.

Un jour, elle avait rêvé qu'un prince, grand et beau, entrait dans sa vie. Ils tombaient amoureux et se mariaient. Il comprendrait ce que signifiaient pour elle la beauté de son pays, les hautes montagnes avec leurs sommets enneigés qui entouraient Kostas, la rivière argentée qui se faufilait le long de la vallée et embellissait les pâturages verdoyants.

Kostas était situé à la frontière sud de la Hongrie. Les paysans étaient pauvres mais avaient toujours des fruits et des légumes, et la peau des femmes était d'une douceur insoupçonnée. Leur sang avait été mêlé au cours des siècles et nombre d'entre elles avaient une chevelure rousse, particularité du peuple hongrois. Thea avait les cheveux roux, d'un brun-roux moins sombre que celui qu'on rencontrait en Autriche. C'était plutôt un mélange de sang et de feu qui ressemblait au chatoiement des flammes sous l'éclat du soleil. Ses yeux ne pouvaient

être que verts. Lorsqu'elle était triste, on pouvait presque y apercevoir des nuances noires, violettes.

Elle ne savait pas que son frère la regardait. Il était en train de se rendre compte que Thea était devenue très belle, et le deviendrait encore davantage au fil des jours.

C'était vraiment fâcheux qu'il n'y eût pas d'autre prétendant que le roi Otho mais, malheureusement, il en était ainsi. En réalité, il avait fait tout ce qu'il pouvait. Il avait insisté auprès de son père jusqu'à ce que le roi, exaspéré, lui ait dit :

— Ne sois pas plus sot que tu n'en as l'air ! Nous ne sommes pas assez puissants pour être considérés comme les personnages royaux des grands pays !

Sa voix s'était ternie et il avait ajouté :

— De plus, Thea ne possède pas une dot assez importante pour pouvoir les attirer !

C'était un point douloureux pour son père de ne pas posséder tout l'argent qu'il désirait et Georgi en était conscient. Il avait une ambition dévorante. Il avait dépensé des sommes colossales pour construire le palais et aménager les jardins. Il avait également habillé sa petite armée de magnifiques uniformes et l'avait dotée de mitraillettes très perfectionnées qui n'avaient jamais servi.

Georgi savait qu'ils devraient toujours se battre pour joindre les deux bouts, à moins qu'ils ne trouvent de l'or dans la montagne ou des perles dans la rivière.

Il avait donc la certitude que son père désirait lui trouver une princesse ayant beaucoup d'argent. Peu lui importait qu'elle soit grosse ou maigre, laide ou belle ; si elle avait une jolie dot, il devrait l'accepter. C'était l'idée d'être uni à une telle femme qui le faisait fuir à Paris.

Là-bas, les fascinantes courtisanes étaient peut-être dispendieuses mais, au moins, elles savaient comment distraire un homme.

Il se souvenait que tout avait été vraiment délicieux la dernière fois et il savait que d'adorables filles de joie l'accueilleraient à bras ouverts, non seulement parce qu'il était un prince ou qu'il pouvait les payer facilement, mais surtout parce qu'il était extrêmement beau. En outre, les hommes du royaume de Kostas avaient la réputation d'être des amants séduisants et d'excellents cavaliers. Cela faisait partie de

l'héritage hongrois.

Georgi se leva et s'avança vers sa sœur. En l'entourant de ses bras, il lui dit :

— Courage, ma chérie ! Lorsque nous serons tous les deux mariés, je trouverai une excuse pour t'emmener à Paris, ou peut-être en Angleterre.

Thea l'écoutait et il ajouta :

— Une femme mariée est beaucoup plus libre qu'une jeune fille.

— Je veux... partir avec toi... maintenant.

— J'aimerais pouvoir t'emmener, répondit Georgi, mais je crois que tu serais un peu choquée, et cela m'ennuierait beaucoup !

Thea acquiesça. Puis elle rajouta d'une voix douce :

— Crois-tu... que père... fera quelque chose... pendant ton absence ?

— Je ferai tout pour l'en dissuader, lui promit Georgi. D'autant plus qu'il aurait ainsi un très bon prétexte pour écourter mon voyage.

Thea soupira profondément.

— Oui... bien sûr...

— Tu dois t'amuser tant que tu le peux, rehausser les obstacles et faire encore du cheval sans devoir être accompagnée.

Thea eut le souffle coupé.

— Est-ce que tu veux dire que... si je me marie... je devrai avoir... derrière moi une dame de compagnie ou un aide de camp ?

Georgi ne répondit pas mais elle connaissait la réponse. Une fois devenue reine, évidemment, elle serait gardée comme une prisonnière. Il y avait un manque de personnel au palais. C'est pourquoi elle avait été autorisée à se promener seule à cheval dans le parc sans avoir en permanence un valet à ses côtés.

Il était convenu qu'elle ne devait pas dépasser les limites du parc. Elle pouvait alors être seule, penser, et parler à Mercure sans être dérangée.

Elle commença alors à comprendre qu'il serait horrible de ne plus

pouvoir être seule.

Ce serait différent, pensa-t-elle, si elle pouvait monter à cheval avec quelqu'un qu'elle aime, à qui elle puisse parler.

Dans ses contes de fées, l'homme dont elle rêvait, son prince charmant, était toujours un excellent cavalier. Ils auraient des chevaux si beaux, si intelligents et si rapides que jamais personne ne pourrait les suivre. Ils partiraient seuls à cheval, vers un horizon toujours plus inaccessible.

En pensant au roi Otho, elle avait la quasi-certitude qu'il n'était pas un bon cavalier. En tout cas, pas l'un des meilleurs.

Elle était également persuadée qu'il ne saurait transgresser les règles du protocole. Elle, au contraire, avait toujours essayé de ne pas écouter ce que lui disaient ses gouvernantes : « Une princesse ne doit pas faire ceci, une princesse ne doit pas faire cela ! Vous devez toujours vous souvenir, Votre Altesse Royale, que vous êtes une princesse ! »

Maintenant, elle avait la certitude que son mari lui parlerait en ces termes. Ce serait exactement pareil, sauf qu'il lui dirait : « Une reine ne fait jamais ce qui lui plaît. »

Comme si Georgi avait deviné ses pensées, il la serra contre lui et dit :

— Il faut que je parte maintenant. Je dois accompagner père au défilé qui sera exactement le même que celui de la semaine dernière et celui de la semaine précédente !

— Mais demain tu seras libre ! lui dit Thea.

— Dieu merci pour cette grâce ! rétorqua son frère, même si elle est très éphémère.

Il sortit de la petite salle à manger mais Thea ne le suivit point.

Elle regardait par la fenêtre comme une aveugle et tout son être exprimait son horreur.

Lorsqu'elle arriva enfin dans la pièce où son professeur de musique l'attendait, son visage était blême.

Depuis l'âge de dix-huit ans, elle n'avait plus de gouvernante. Elle avait cependant à sa disposition des professeurs qui n'habitaient pas le palais, mais avec lesquels elle continuait ses études.

Son préféré était son vieux professeur de musique. Il avait été très connu partout en Europe avant de prendre sa retraite. C'était la reine qui avait parfaitement compris qu'il était le professeur qui convenait véritablement à sa fille.

Il enseigna à Thea comment s'exprimer dans sa façon de jouer et, dans les compositions qu'elle écrivait, elle essayait de faire ressortir de sa musique toute la beauté qui faisait battre son cœur. Elle écoutait les oiseaux, puis, au piano, faisait rejaillir leur allégresse.

Lorsqu'elle entra dans la pièce, le professeur était assis au piano. Il jouait une valse douce, langoureuse, extrêmement romantique. Et Thea, en un éclair, pensa au prince charmant qu'elle rencontrerait peut-être un jour. Mais, pour l'heure, la réalité était autre...

Son professeur la salua et elle s'assit au piano.

Elle commença alors à interpréter la terreur, la misère et la révolte qui germaient en elle en pensant à ce qui l'attendait.

Ce fut seulement dans la soirée que Thea reçut un message de son père. Son principal aide de camp, un homme d'une cinquantaine d'années qui était à son service depuis fort longtemps entra dans le salon et lui dit :

— Sa Majesté m'a chargé d'informer Votre Altesse Royale qu'elle désirait vous voir dans son bureau.

Thea était en train de lire et pensa alors que son destin allait se jouer. Elle n'avait cessé de prier pour que son père attende le retour de Georgi qui peut-être lui parlerait. Elle s'était raccrochée à cet espoir et à la confiance qu'elle portait à son frère.

Le roi était toujours impatient, et elle savait qu'il voudrait tout arranger au plus vite. « Avant que je ne comprenne ce qui se sera passé, pensa-t-elle, je serai conduite devant l'autel et mariée. »

Oserait-elle dire à l'aide de camp qu'elle était trop fatiguée et souffrante pour se conformer aux exigences de son père ? Mais elle savait que demain, elle ne pourrait peut-être pas monter à cheval si elle agissait ainsi. Mercure l'attendrait, et elle pensa alors que seul son cheval pouvait comprendre ce qu'elle ressentait.

— Je dois également vous faire savoir, Votre Altesse Royale, ajouta l'aide de camp, que le prince Georgi a changé d'avis au dernier

moment et qu'il a décidé de partir pour Paris ce soir même.

— Vous... vous voulez dire... qu'il est déjà parti ? demanda Thea avec stupéfaction.

— Son Altesse Royale a juste eu le temps d'attraper l'express. Il m'a chargé de vous dire au revoir.

Sans en avoir été informée, Thea savait parfaitement ce qui s'était passé. Georgi avait demandé à son père de ne rien faire à propos du mariage avant son retour. Le roi avait refusé et son frère était parti. Elle savait qu'il ne pouvait supporter les scènes et encore moins les récriminations.

Il avait donc choisi la facilité mais elle ne l'en blâmait pas. Au fond, il avait juste accepté l'inévitable.

Lentement, elle posa son livre et se leva.

— S'il vous plaît, dites à Sa Majesté que je serai dans son bureau dans quelques minutes.

L'aide de camp s'inclina et quitta la pièce. Thea se dirigea vers un miroir serti d'un cadre d'or et agrémenté de Cupidons.

Elle fixa son image. Puis elle dit à voix haute : « Miroir, dis-moi la vérité. Aide-moi et dis-moi ce que je dois faire ! »

Elle espérait presque que le miroir lui répondrait mais elle n'obtint que sa propre image : un petit visage ovale, un petit nez droit, et ses grands yeux verts. Les derniers rayons du soleil couchant transformaient ses cheveux en flammes d'or, chatoyantes.

Le bureau de son père était une pièce très claire. Le roi possédait d'énormes fauteuils en cuir, très confortables. Le sofa était aussi moelleux qu'un lit de plumes et il était très agréable d'écrire sur son grand bureau.

Les tableaux qui ornaient la pièce étaient tous des portraits de ses ancêtres. Leurs cadres dorés étaient rehaussés d'une couronne.

Il y avait également des vases chinois très finement décorés que le roi affectionnait particulièrement. L'un d'eux faisait ressortir le pourpre et le blanc d'une composition de lilas et de seringas.

La pièce dissimulait dans son ensemble les différentes facettes du caractère du père de Thea.

Assis à son bureau, le roi semblait rêver sur les insignes royaux qui trônaient au-dessus de la cheminée et qui, sans doute, lui rappelaient ses responsabilités de tous les jours à l'égard du royaume.

— Bonsoir, ma chérie ! dit-il. J'ai été très occupé toute la journée, mais je désire te parler maintenant.

Thea déposa un baiser sur sa joue et s'assit dans le sofa. Elle serra ses mains, l'une contre l'autre, parfaitement consciente de ce qui allait se passer.

— Tu as maintenant dix-huit ans, dit le roi, et nous devons penser à ton avenir.

— Je suis très heureuse pour le moment, père.

— Je suis comblé de t'avoir à mes côtés, renchérit le roi. Mais tu sais, ta mère n'avait que dix-huit ans lorsque nous nous sommes mariés.

Théa était sur le point de dire : « Avec un comme qui n'avait que cinq ans de plus qu'elle. » Puis elle réalisa que ces paroles trahiraient la confiance de Georgi et son père saurait alors qu'il lui avait parlé du roi Otho.

— J'ai longuement pensé à celui qui aiderait au mieux notre pays adoré, continua le roi, si l'on parvenait à une alliance réfléchie.

Il s'arrêta en espérant peut-être que Thea dise quelque chose mais comme elle gardait le silence, il continua :

— Il se trouve que j'ai reçu ce matin une lettre du roi Otho, me demandant s'il pouvait venir nous rendre visite dans quatre jours.

Thea retint sa respiration. Elle serra si violemment ses doigts qu'ils en devinrent blancs.

— J'ai l'impression, continua son père, qu'il a parfaitement compris ce que je souhaitais.

— De... de quoi... s'agit-il, père ? demanda Thea.

Sa voix ne lui appartenait plus.

— Une alliance entre le pays du roi Otho et le nôtre serait d'un grand intérêt pour nous. Par conséquent, je lui ai répondu en disant qu'il serait véritablement le bienvenu, et que nous étions impatients de le voir.

— Père, êtes-vous... en train de dire que vous pensez... que le roi Otho serait... le mari... qu'il me faudrait ?

— Tu serais la reine d'un pays immense et prospère et, de ce fait, tu pourrais aider Kostas de mille façons, j'en suis certain.

Thea retint son souffle.

— Je... je suis désolée, père, mais je... je ne peux pas épouser le roi Otho !

— Qu'as-tu dit ? lui demanda son père.

— Il... il est... vieux... beaucoup trop vieux pour moi ! dit Thea. Et... si je dois me marier... j'aimerais être... amoureuse !

— Qu'est-ce que cela signifie, « si je dois me marier ? » demanda le roi. Bien sûr que tu dois te marier ! C'est ton devoir !

— Mais pas avec un homme qui... pourrait... être mon père!

— Qu'est-ce que l'âge a à voir avec cela ? C'est un roi, tu deviendras reine !

Sa voix était tranchante, mais Thea répliqua :

— Je veux... aimer l'homme... que j'épouserai !

— Aimer ! aimer ! dit le roi. Ce à quoi pensent toutes les jeunes femmes. Eh bien, il y a vraiment toutes les raisons pour croire que ton amour pour ton mari grandira petit à petit.

— Comment pouvez-vous... être certain... de cela ? demanda Thea.

Le roi s'efforça d'être conciliant.

— Tu es très jeune, ma chérie, dit-il, et tu dois donc me permettre d'étudier ce qu'il y a de mieux pour toi. Je suis sûr que le roi Otho sera toujours bon et te traitera avec égard.

— Mais... je veux être... amoureuse ! insista Thea.

— L'amour viendra après le mariage, lui rétorqua son père d'une voix sèche.

— Comment pouvez-vous en être certain ? demanda Thea. S'il ne me plaît pas maintenant, pourquoi devrai-je le trouver plus attirant lorsque j'aurai une bague au doigt ?

Son père hésita et elle savait qu'il lui était difficile de trouver les mots qu'il lui fallait à cet instant même.

Il y eut un long silence et Thea se leva.

— Je suis désolée, père, mais je... n'épouserai pas le roi Otho et... par conséquent... vous commettriez une grave erreur... de le laisser venir ici... sous de faux prétextes.

Le roi lui lança un regard furieux.

— Est-ce que tu vas maintenant me dicter ce que je dois faire ? lui lança-t-il sévèrement. Dieu merci, la plupart des jeunes filles frissonnent de joie à l'idée de devenir reine !

— Pas grâce à un homme de l'âge du roi Otho ! rétorqua Thea.

— Qu'est-ce que cela peut faire qu'il soit jeune ou vieux ?

— C'est moi qui devrai l'épouser — et non vous !

Le roi perdit patience.

— Comment oses-tu me parler de cette façon ? hurla-t-il. Tu feras ce que je te dis, et je ne tolérerai pas que tu désobéisses !

— Que ferez-vous ? demanda Thea. Me traînerez-vous devant l'autel, contrainte ? Je vous jure que je ne prononcerai pas les mots qui feraient de moi sa femme !

Son père était fou de rage.

— Maudite ! cria-t-il. Tu es en train d'épuiser ma patience ! Tu feras ce que je te demanderai, Thea; c'est tout ce que j'ai à te dire à ce sujet !

Il regardait sa fille en lui parlant et voyait bien qu'elle le provoquait encore. Elle était menue et paraissait fragile. Il comprit alors qu'il y avait une étrange ressemblance entre eux: tous deux étaient parfaitement déterminés à faire ce qu'ils avaient décidé.

— Tu épouseras le roi !

Ces mots prononcés par son père semblaient résonner dans toute la pièce.

— Je n'en ferai rien... père ! Je... refuse !

— Très bien. Si tu ne changes d'avis dans les prochaines vingt-quatre

heures, tu resteras dans ta chambre, et tu n'auras rien d'autre que du pain et de l'eau.

Thea le dévisagea et il reprit :

— Tu n'iras plus jamais faire du cheval et Mercure sera vendu à la foire aux chevaux qui a lieu dans deux jours !

Thea crut que son sang allait jaillir de son visage.

— Avez-vous... dit, demanda-t-elle, que vous... vendriez Mercure ?

— Je n'ai qu'une parole, dit le roi. Si tu consens à épouser le roi Otho, Mercure ne sera pas vendu.

Pendant un instant, Thea le regarda droit dans les yeux. Puis, avec un cri d'un petit animal pris au piège, elle se retourna et s'enfuit de la pièce.

Elle grimpa l'escalier en toute hâte et alla dans sa chambre dont elle ferma la porte à double tour.

Puis, elle se jeta sur son lit, et éclata en sanglots.

Elle pleurait désespérément, sachant que son père avait gagné. Elle aimait Mercure qui lui appartenait depuis qu'il était né. Elle l'aimait de toutes ses forces, plus qu'elle n'aimait sa propre famille. Il faisait partie de sa chair, lui appartenait, et elle pensa qu'il lui serait impossible de vivre sans lui.

A ce moment même, elle détestait son père. Il se servait de la seule arme capable de la rendre impuissante à le défier.

Elle pensa alors désespérément qu'elle préférerait épouser le Diable en personne plutôt qu'imaginer Mercure appartenant à quelqu'un d'autre. Il pourrait être maltraité, mal nourri, battu même. « Je dois épouser le roi Otho ! »

Elle eut l'impression que le Démon se penchait sur elle. Il l'obligeait à humilier son amour-propre, en acceptant la décision de son père.

Elle pleurait, allongée sur son lit, lorsque l'on frappa à la porte.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Martha, Votre Altesse. Il est temps de vous préparer pour le repas.

— Je suis trop fatiguée pour descendre dîner ! répondit Thea.

— Très bien, Votre Altesse, je vais demander qu'on vous le monte.

Thea se demanda alors si on allait lui servir ce que tout le monde mangerait ou uniquement du pain et de l'eau.

Elle savait que son père aurait conscience d'avoir gagné la bataille. Il l'avait vaincue. Telle une esclave, elle était obligée d'obéir à ses ordres. Elle épouserait le roi Otho et ce serait un grand mariage.

En ville, tout le monde se presserait dans les rues, l'acclamant, la saluant et la couvrant de pétales de roses. A l'intérieur de la cathédrale, un vieil homme aux cheveux blancs l'attendrait.

Sa première femme était morte et il se remariait uniquement parce qu'il voulait un héritier. Thea en était persuadée.

Elle se mit alors à frissonner, avec une répugnance qu'elle n'avait pas soupçonnée jusqu'alors.

Elle ne savait pas ce qui se passait lorsqu'un homme et une femme faisaient l'amour. Elle savait, bien sûr, qu'une fois mariés ils dormaient dans le même lit. Le roi Otho dormirait à ses côtés, la toucherait avec ses vieilles mains aux veines saillantes. Elle supposait qu'il voudrait l'embrasser. Elle lâcha alors un cri perçant à l'idée de sentir ses fines lèvres effleurer les siennes. « Je ne pourrai pas... le supporter ! je ne le pourrai pas ! »

De grosses larmes se mirent à couler sur ses joues. Puis elle repensa à Mercure, à la façon dont il avait si bien sauté ce matin, à son habitude de renifler lorsqu'elle entraît dans l'écurie, à sa manière de venir à elle lorsqu'elle l'appelait. Mercure ! Comment pourrait-elle supporter l'idée de le perdre ?

Elle se dirigea vers la fenêtre et resta immobile. C'était encore le printemps ; le soleil avait déjà baissé et n'était plus qu'une boule d'or se dessinant à l'horizon. Les derniers rayons s'attardaient sur les sommets enneigés et là- haut, dans le ciel, la première étoile commençait à scintiller. Malgré son désespoir, cette beauté lui réchauffa le cœur. Sa vie sur terre ne serait que désespoir, chagrin et révolte. Là-haut ce serait le paradis. Si seulement elle pouvait l'atteindre.

Elle songea à Apollon qui avait parcouru les cieux avec ses merveilleux chevaux. Il avait apporté la lumière à tous ceux qui étaient dans l'ombre. C'était la lumière qui soulevait non seulement leurs cœurs mais aussi leurs âmes. Elle s'imaginait parcourant la Voie

céleste avec Mercure. Se voyant traverser les ténèbres pailletées d'or, elle eut une idée. Une idée prodigieuse, ahurissante à laquelle elle se raccrocha un instant. Dans un cri, elle leva les bras au ciel comme pour se suspendre aux étoiles. C'étaient-elles qui lui avaient dicté la réponse, qui avait éclairé son âme.

— Voilà ce que je vais faire ! s'exclama-t-elle.

Thea était allongée dans l'obscurité, réfléchissant aux moindres détails de son plan : elle emmènerait Mercure et disparaîtrait jusqu'à ce que le roi Otho soit reparti.

Son père serait fou de rage mais il aurait le temps de prévoir une autre visite.

Elle était parfaitement consciente que la venue d'un monarque d'un autre pays représentait un nombre considérable de courbettes, de banquets et de réceptions : tout ce qu'elle trouvait horriblement monotone ! Pourtant, de telles occasions ravissaient son père et lui permettaient de mieux mettre en valeur le royaume de Kostas.

Une fois le dîner terminé, le père de Thea se retira dans son bureau afin d'élaborer les plans pour accueillir le roi Otho à la frontière et de mettre sur pied les cérémonies.

L'armée défilerait dans toute sa splendeur et les canons rugiraient. Tout ne serait qu'effervescence à l'annonce de ses fiançailles.

— Je ne... le ferai pas ? Non... ! dit-elle pour se redonner confiance, je ne le ferai pas !

Elle savait que sa conduite était monstrueuse et scandaleuse. Son père serait terrifié par un tel comportement. Cependant, pensa-t-elle, cela lui permettrait de comprendre qu'elle était déterminée à ne pas se sacrifier.

Mais en même temps, elle se sentait totalement désespérée.

Si elle partait, où pourrait-elle bien aller et de plus sans argent ? Abandonnant son lit, elle alla à la fenêtre admirer les étoiles. « Vous devez m'aider, dit-elle, c'est vous qui devez me guider. »

Elle se souvint qu'une étoile avait guidé les Rois Mages en route pour Bethléem. C'était ce qu'il lui fallait maintenant.

En réponse à sa prière, elle se souvenait de quelque chose qu'elle avait oublié. Elle n'avait pas d'argent parce qu'elle n'en avait pas besoin. Lorsqu'elle allait faire des achats, les factures parvenaient directement au palais. Si elle voulait acheter quelque chose au marché ou donner une petite pièce aux mendiants, sa dame de compagnie s'en occupait.

Elle l'accompagnait toujours dans de telles circonstances. Elle n'avait jamais véritablement pris conscience qu'elle n'avait pas d'argent, et en fait, cela la mit mal à l'aise.

Depuis sa naissance, un de ses parrains, un archiduc, lui offrait à chaque Noël une pièce d'or de la plus grande valeur de Kostas. Sur chacune était gravée la date à laquelle il la lui avait offerte.

Elle avait donc dix-huit pièces d'or, et cela représentait une somme qui lui permettrait de s'acheter ce dont elle aurait besoin pendant un certain temps.

Elle pensa donc qu'elle pourrait en prendre une dizaine à l'endroit où elle gardait ses trésors, dans la vitrine du salon.

Outre les pièces d'or, elle possédait une très jolie tabatière que Georgi lui avait rapportée lors de son dernier voyage à Paris. Elle avait également un collier en coquillages qu'elle avait elle-même confectionné au cours de vacances au bord de la mer.

Elle avait en outre un collier de noyaux de cerises que des Tziganes lui avaient donné. Car les Tziganes traversaient Kostas, l'été en général. Comme son père était un homme de cœur, contrairement à certains autres monarques, il les accueillait dans son royaume.

Ils avaient toujours fasciné Thea. Elle allait souvent leur parler et ils lui enseignaient quelques rudiments de leur langue de bohémiens. Une fois, une jeune fille lui avait montré un collier de noyaux de cerises.

— Ce collier, Votre Altesse Royale, est magique.

— Pourquoi ? avait demandé Thea.

— Lorsqu'une jeune fille tzigane voit un homme dont elle aimerait tomber amoureuse, elle ramasse autant de noyaux de cerises correspondant à son âge. Elle perce alors un trou dans chaque noyau, chaque nuit à partir de la nuit de la nouvelle lune.

— Que se passe-t-il alors ? avait demandé Thea.

— Elle continue pendant trois lunes pleines, puis dort ensuite pendant treize nuits, le collier fermé autour de son genou gauche. J'ai conquis l'homme que j'aimais et il m'aime également. Gardez ce collier. Votre Altesse Royale, et il sera magique lorsque vous en aurez besoin.

Thea l'avait remerciée, et, rentrant chez elle, avait mis le collier dans sa vitrine.

Maintenant, elle le ressortait et le tenait entre ses mains.

« Aide-moi à trouver l'homme que j'aimerai et qui m'aimera », supplia-t-elle.

Puis elle le reposa à sa place ; elle prit alors dix pièces d'or et les mit dans sa poche. Elle était persuadée que les dix pièces correspondant à ces dix dernières années pourraient être facilement remplacées alors que les huit précédentes qui portaient l'effigie de son grand-père seraient peut-être plus difficiles à trouver.

De toute façon, elle avait maintenant de l'argent et c'était le plus important.

Elle retourna dans sa chambre et prépara ce qu'elle voulait emporter. Elle devait tout envelopper dans un sac qu'elle attacherait à la selle de Mercure : il faudrait donc que ce soit léger.

Elle choisit une de ses robes de mousseline en pensant qu'elle se changerait le soir. Elle rajouta un magnifique chemisier blanc, une robe de chambre et quelques effets indispensables.

Ses chaussons en satin iraient dans la poche de la selle, avec sa brosse et son peigne.

Elle avait également une petite trousse avec son savon, sa brosse à dents, une éponge et un gant de toilette.

Elle enveloppa le tout dans une écharpe en mousseline de soie et alla se coucher, emportée aussitôt dans un profond sommeil.

Elle se réveilla comme l'aube pointait. Les étoiles scintillaient encore mais Thea savait qu'elles ne tarderaient pas à s'effacer tout doucement.

Elle regarda l'horloge et vit qu'il était un peu plus de quatre heures du matin. Alors, elle se leva et s'habilla en quelques minutes. Elle avait revêtu un de ses plus beaux vêtements qui allait parfaitement avec la couleur de ses yeux. C'était une tenue d'amazone très seyante : elle portait une jupe avec un fin chemisier de mousseline sous une veste resserrée à la taille. Sous sa jupe se cachaient deux jupons blancs bordés de dentelle. Ses bottines lui arrivaient à la cheville.

Sa tenue n'aurait pas été complète sans son chapeau agrémenté d'une couronne et ceint d'un voile de gaze qui flottait lorsqu'elle galopait.

Pourtant, ce matin, Thea se soucia peu de son élégance et elle

s'apprêta rapidement.

Ramassant ses longs cheveux en un chignon, elle le parsema d'épingles. Elle regarda son chapeau, puis décida de ne pas l'emporter. Lorsqu'elle se promenait seule dans le parc, elle n'en portait jamais. Sa mère lui disait parfois :

— Prends garde au soleil, ma chérie. La couleur de tes cheveux n'irait pas avec ta peau bronzée.

Thea avait beaucoup de chance. A sa naissance, un cortège de fées l'avaient dotée d'une peau blanche que le soleil ne parvenait pas à altérer.

« Votre peau ressemble aux magnolias », lui avait-on dit une fois, et elle savait que c'était vrai. Elle avait aussi quelque chose de translucide dont l'éclat rayonnait comme une perle.

Cependant, personne au palais n'avait jamais osé lui faire de compliments. De ce fait, elle ne se doutait pas à quel point elle était belle.

Son excitation faisait briller ses yeux : elle incarnait le renouveau du printemps.

Elle glissa un mouchoir parfumé dans sa poche et en ajouta deux à ses effets. S'arrêtant un instant, elle se demanda si elle devait écrire une lettre à son père. Puis elle conclut que ce serait une erreur.

Il était préférable de disparaître. La nouvelle se répandrait rapidement dans le palais. Ne la trouvant pas dans sa chambre, Martha penserait qu'elle serait partie faire une promenade à cheval. Un peu plus tard dans la matinée, sa mère, qui se levait toujours tard, serait peut-être prévenue qu'elle n'était pas au palais.

La reine ne s'inquiéterait pas, pensant qu'elle serait, comme d'habitude, en train de se promener à cheval. Et son absence ne se remarquerait sans doute qu'à l'heure du déjeuner.

« Pendant ce temps, pensa Thea avec satisfaction, je serai déjà loin ! »

Emportant ses deux balluchons, elle s'éclipsa le long du couloir. Apparemment, il n'y avait personne.

En toute hâte, elle descendit sur la pointe des pieds l'escalier conduisant à la porte qui donnait sur le jardin. C'était celle qu'elle et Georgi avaient coutume d'utiliser lorsqu'ils ne voulaient pas rencontrer

leurs parents.

Thea atteignit la porte du jardin et tourna la clé dans la serrure. Dehors, l'air était frais, pur et rempli du doux parfum des fleurs. Elle se faufila le long du jardin comme un fantôme.

Lorsqu'elle arriva aux écuries, un valet était de garde. C'était un homme jeune, et il était endormi sur une botte de foin.

— Excusez-moi, Votre... Altesse, je m'étais assoupi !

— Ce n'est rien, sourit Thea. Je suis matinale parce que je n'arrive pas à dormir. S'il vous plaît, pouvez-vous seller Mercure ?

— Tout de suite, Votre Altesse, dit le garçon en se précipitant dans l'écurie où se trouvait le cheval.

Dès que celui-ci aperçut Thea, il renifla et s'agita pendant qu'on le sellait. Le jeune valet le conduisit dans la cour et Thea se hissa sur son dos. Elle avait appris à Mercure à ne pas bouger jusqu'à ce qu'elle soit en selle.

Elle dit alors au garçon qui lui tendait les rênes :

— Pourriez-vous accrocher ceci ?

Elle lui passa ces deux ballots et il les attacha aux lanières de la selle.

Elle attendit que le valet eût fini. Mercure commençait à manifester son impatience en remuant les oreilles et en secouant la tête.

— Merci beaucoup, dit-elle au jeune garçon.

— Promenez-vous bien, Votre Altesse Royale, répondit-il en s'essuyant le front.

Elle s'éloigna alors lentement mais avec assurance.

Ce n'est qu'une fois dans le parc et hors de vue du palais que Thea demanda à Mercure d'accélérer le pas. Elle avait décidé de sortir par un petit portail très peu fréquenté et qui, de fait, n'était pas gardé.

Le portail était assez bas, le sol sec et recouvert de sable. Les sabots de Mercure y laissèrent leur empreinte.

Maintenant, Thea avait quitté le domaine royal où elle vivait depuis sa plus tendre enfance. Certes, elle était souvent allée chevaucher dans la vallée mais n'avait jamais été autorisée à le faire seule. Aussi avait-elle

conscience, ce matin-là, de vivre une nouvelle expérience.

Elle décida d'avancer plus rapidement mais avec prudence, car elle ne voulait pas rencontrer quelqu'un qui la reconnaisse. L'aube ternissait la couleur du sable. Les étoiles s'effaçaient les unes après les autres et bientôt il ferait jour.

En premier lieu, elle devait traverser la rivière. Elle savait qu'elle rencontrerait bientôt des paysans arrivés tôt de Gyula, la capitale du royaume de Kostas. Certains seraient juchés sur des charrettes remplies de légumes pour le marché. D'autres porteraient sur le dos ce qu'ils allaient vendre.

Viendraient ensuite les femmes qui faisaient chaque jour le trajet pour aller travailler. Thea les avait souvent rencontrées et les trouvait rayonnantes. Elles portaient le costume national qui était constitué d'une jupe rouge, d'un chemisier merveilleusement brodé et d'un corset en velours noir lacé sur le devant, comme dans tous les pays balkaniques. Les habitants de Kostas étaient un peuple heureux. Ils chantaient et riaient tout en marchant le long de la route. Lorsqu'ils apercevaient Thea ou Georgi, ils leur faisaient un signe de la main et les saluaient chaleureusement de leurs voix chantantes.

Bientôt Thea atteignit le pont. Elle découvrit avec soulagement qu'il n'y avait personne. Il était encore trop tôt pour qu'elle rencontrât quelqu'un travaillant dans les champs ou conduisant son bétail vers les vastes pâturages qui s'étendaient au pied des montagnes.

Tout cela ressemblait énormément aux steppes hongroises, recouvertes d'herbe fine parsemée de fleurs sauvages. C'était l'endroit rêvé pour que Mercure dégourdisse ses pattes dans un galop effréné. Il ne se fit d'ailleurs pas prier. Il n'était jamais allé aussi vite.

Au fur et à mesure qu'elle avançait, le soleil se levait à l'horizon et ses rayons, doux et dorés, éclairaient la terre.

Les papillons, blancs ou de multiples couleurs, tournoyaient au-dessus des fleurs. Les oiseaux chantaient, et un léger brouillard se détachait de la rivière.

Thea connaissait maintenant la véritable signification de la beauté, celle qui emplissait ses rêves.

Elle ne savait pas où elle allait. Elle songeait que la nuit dernière, les étoiles lui avaient dit de s'échapper et, maintenant, c'était le soleil qui la guidait.

« Je suis... libre ! ... libre ! » répéta-t-elle.

Mercure ralentit sa course et se mit alors à trotter. Thea se retourna. Elle était déjà bien au-delà de ce qu'elle imaginait, dans des régions où elle n'était jamais allée auparavant.

Il n'y avait plus maintenant de rivière ni de champs cultivés : elle était seule dans un décor de fleurs, de papillons et de montagnes.

Lorsqu'elle se promenait à cheval en dehors des terres du palais avec son père ou avec Georgi, il y avait toujours un moment où l'un d'eux disait : « Nous devrions rentrer maintenant ou nous serons en retard pour le déjeuner. » Lorsqu'ils se promenaient l'après-midi, ils devaient également être de retour pour le dîner qui était toujours une cérémonie.

Thea continua son chemin pendant plus d'une heure lorsqu'elle réalisa qu'elle avait faim. Avant la fin de l'après-midi, il lui faudrait trouver un endroit pour passer la nuit. Elle savait qu'il existait de petites auberges ou des hôtels où séjournaient les visiteurs de Kostas, particulièrement ceux qui aimaient faire de l'escalade, un sport que Georgi pratiquait et qu'il avait abandonné après une chute où il s'était cassé le bras.

Il y avait également des chasseurs qui venaient à Kostas pour tirer le chamois, d'autres le cerf, la chèvre sauvage et le loup.

Pour le moment, elle n'était pas pressée, et elle se rapprochait un peu plus des montagnes. Puis elle aperçut un passage, au flanc d'une petite colline; un chemin accidenté y conduisait.

Comme elle pensait que c'était l'endroit idéal pour se cacher, elle grimpa en haut du chemin avec Mercure.

Arrivée presque au sommet, entourée de rochers se dressant de toutes parts, elle se retourna.

Elle se rendit compte qu'elle avait parcouru un long chemin, et si son père envoyait des soldats à sa recherche, il leur faudrait sûrement plusieurs jours pour ratisser cet endroit.

Elle continua son chemin avec Mercure et, après un passage assez étroit, elle se retrouva dans une forêt de sapins.

Les arbres étaient épais et les rayons du soleil avaient du mal à se faufiler.

Thea aimait les bois, les trouvait mystérieux, les imaginant remplis de dragons et de lutins.

Elle avait lu des histoires sur Sylvain, le dieu de la Forêt, et elle avait souvent pensé à lui lorsque, après s'être assoupie, elle se réveillait dans le bois situé derrière le palais.

Mais tout ici était très différent : d'épais sapins noirs, immenses, touchaient presque le ciel. Ils étaient mystérieux et Thea pensa qu'ils appartenaient à ses contes de fées.

Soudain, la forêt s'évanouit et Thea découvrit, avec surprise, un petit lac entouré d'arbres.

Les rayons du soleil scintillaient d'une façon éblouissante sur l'eau. Les berges étaient frangées d'iris jaunes.

Elle était émerveillée car, en conduisant Mercure vers un endroit où il pourrait se reposer, elle apercevait les montagnes recouvertes de neige.

Tout cela était tellement beau qu'elle n'aurait pas été étonnée de voir surgir une naïade.

Elle savait que Mercure avait soif et elle le conduisit au bord de l'eau. Avant de mettre pied à terre, elle attacha ses rênes. Puis, le laissant boire tout son soûl, elle fit quelques pas, admirant le lac, les fleurs et les arbres.

Elle avait l'impression d'être dans un monde étrange. Tout était différent de ce qu'elle avait connu jusqu'alors.

Elle était tellement absorbée par ce qui l'entourait qu'elle ne regarda même pas devant elle et, soudain, faillit tomber en butant contre un homme qui était assis sur un petit tabouret.

Il avait en face de lui un chevalet sur lequel était disposée une toile.

Il était très certainement en train de peindre le lac et se concentrait avec une vive attention sur son travail ; il n'avait donc pas remarqué la présence.

Elle jeta un coup d'œil à sa toile et jugea qu'il devait avoir beaucoup de talent, comme tous les peintres.

— Excusez-moi, monsieur, commença-t-elle furtivement, pouvez-vous me dire... ?

Avant qu'elle n'ait eu le temps de finir sa phrase, l'artiste s'exclama :

— Allez-vous-en ! Laissez-moi seul ! Je suis occupé !

Il y avait tellement de colère dans sa voix que Thea en fut stupéfaite. Mis à part son père, personne ne lui avait jamais parlé sur ce ton. Elle ne broncha pas. Puis, comme s'il avait l'intention de se faire obéir, l'artiste tourna la tête. Il regarda Thea et parut perplexe. Toujours assis, il la dévisagea longuement.

Elle l'observait, surprise que quelqu'un d'aussi impoli puisse être à la fois aussi beau. Il ne ressemblait en rien à tous les hommes qu'elle avait rencontrés jusqu'à présent. Il avait les cheveux châtain foncé, raides, des traits fins, et elle crut apercevoir des yeux noirs.

Il y eut un long silence avant qu'il ne dise :

— Je vous prie de m'excuser ! Je ne pensais pas recevoir la visite d'une déesse de la montagne !

Thea ne put s'empêcher de rire.

Elle avait toujours cru qu'il existait des dieux et des déesses sur les sommets des montagnes enneigées. Ceux-ci montraient leur mécontentement en déversant des cascades d'eau glacée et récompensaient ceux qui le méritaient par des poignées de fraises sauvages.

Tout en continuant à regarder Thea, l'artiste se mit debout.

Il était très grand, avec de larges épaules. A sa façon de s'habiller, on voyait bien qu'il était un artiste. Il avait abandonné sa veste parce qu'il faisait chaud et que le lac était protégé par les arbres.

En guise de cravate, il portait autour du cou une écharpe en soie rouge qui retombait en un gros nœud.

Comme Thea ne parlait pas, il dit :

— Pardonnez-moi, je vous prie, et laissez- moi essayer de répondre à la question que je ne vous ai pas laissée me poser.

Il semblait si affligé que Thea sourit et dit :

— Ce serait peut-être plutôt moi qui devrais vous présenter mes excuses pour vous avoir interrompu alors que vous étiez en train de peindre quelque chose de si beau.

— J'étais en colère parce que je n'arrivais pas à reproduire ce que je souhaitais, dit l'artiste. Comment réussir à rendre la lumière jouant sur l'eau, et le mystère des arbres ?

Thea le regarda, impressionnée.

— Puis-je regarder votre tableau ? demanda-t-elle.

— J'en serais très honoré. Je suis en même temps parfaitement conscient que je ne suis pas un très grand peintre.

Thea se rapprocha alors du chevalet. A première vue, ce tableau était totalement différent de tous ceux qui décoraient le palais.

Il ne s'agissait pas d'une représentation fidèle du lac ou des arbres. C'était une impression et, mystérieusement, il avait capté la magie que la plupart des artistes n'auraient jamais réussi à faire ressortir.

Sans réaliser que l'artiste était en train de l'observer, elle dit enfin :

— Je pense que vous peignez ce que vous ressentez et non ce que vous voyez. C'est très astucieux ! J'arrive à deviner les lutins sous les arbres et les nymphes au fond de l'eau !

En fait, c'était à elle qu'elle s'adressait, et comme il ne répondait pas, elle se tourna vers lui.

— Vous êtes une déesse des montagnes ! dit-il. Personne n'a jamais compris ce que j'essayais de faire.

— C'est... très délicat... à exprimer.

— Bien sûr, répondit-il, mais ce que vous pensez est beaucoup plus important.

Thea était sur le point de lui demander comment il pouvait parler ainsi lorsque Mercure s'approcha d'elle. L'entendant arriver, l'artiste se retourna et regarda avec encore plus d'étonnement l'étalon alezan avec sa petite tache blanche sur le front.

— Et c'est de cette façon que vous êtes venue jusqu'ici ? dit-il.

— Voici Mercure ! dit Thea en guise de présentation.

— Le messager des dieux ! s'exclama l'artiste.

Il caressa le cou de Mercure et Thea continua :

— J'allais vous demander si vous connaissez un endroit où Mercure et moi pourrions... trouver quelque chose à manger. Nous venons... de très loin...

— Je vois, dit l'artiste en regardant le sommet des montagnes au-dessus de leur tête, mais j'ai peur de ne pouvoir vous offrir grand-chose !

— J'accepterai... tout ce qui est... comestible ! dit Thea en souriant.

Tout en pensant à ce qu'elle disait, elle se rendit compte qu'elle avait réellement faim, n'ayant rien mangé depuis la veille. Contrariée par son père, elle n'avait pratiquement pas touché à la nourriture que lui avait apportée Martha. La triste perspective du mariage avec le roi Otho lui avait noué la gorge.

L'artiste referma sa boîte de peinture et prit sa toile sous le bras. Il laissa son chevalet et son tabouret car il devrait revenir un peu plus tard.

Thea pensa qu'il ne voulait pas prendre le risque de perdre son tableau bien qu'elle se demandât s'il y avait quelqu'un dans le voisinage qui pourrait le lui dérober.

Après coup, il lui demanda :

— Irez-vous à cheval ou à pied ? Ce n'est pas très loin.

— Je vais marcher, répondit-elle.

Ils suivirent alors un sentier contournant le bois.

— Je me sens coupable, dit-elle, de vous empêcher de continuer à travailler. Vous auriez dû me dire où je pouvais aller.

— Mis à part le fait que je risque d'être impoli, répliqua l'artiste, je viens de réaliser que j'avais faim.

Thea sourit.

— Moi aussi, mais cette promenade était tellement extraordinaire que j'ai oublié tout le reste.

— Est-ce que vous vous promenez réellement toute seule ? lui demanda-t-il.

— Oui.

L'unique syllabe lui en dit plus que certaines paroles qu'elle ne voulait prononcer.

Il la regarda s'éloigner légèrement. Il y avait quelque chose de pétillant dans son regard mais il ne rajouta rien.

Ils marchèrent en silence jusqu'à ce que les arbres disparaissent, et soudain, juste en face d'eux, une petite maison s'offrit à leur vue. Elle était perchée au sommet d'une falaise d'une cinquantaine de mètres surplombant la Vallée. Cette vallée était complètement différente de celle qu'elle venait de quitter. Tout, en effet, semblait sauvage et, surtout, d'une beauté envoûtante. De plus, les montagnes cédaient la place à des paysages qui s'étiraient à perte de vue.

Elle réalisa alors qu'elle était dans un autre pays que le sien. Mais, pour le moment, elle ne se posait pas de questions. Elle avait tellement peur d'être à Guhen, le royaume du roi Otho !

L'artiste la conduisit vers la maison.

En se rapprochant, Thea se dit que c'était un endroit bien étrange pour trouver un hôtel. Elle regarda de toutes parts mais n'aperçut aucune autre habitation.

Elle allait demander une explication à l'artiste lorsqu'un jeune homme sortit en criant :

— Maître, j'allais justement vous dire qu'il était l'heure de déjeuner.

— Dis à ta mère que j'ai une invitée pour le déjeuner, dit l'artiste, et dis à Valou qu'il y a un cheval affamé qui aimerait trouver une étable.

Le garçon regarda Mercure et courut exécuter les ordres.

Thea se rendait compte que l'artiste et le garçon avaient parlé dans une langue différente de celle de Kostas, et sans la reconnaître, elle avait cependant compris ce qu'ils avaient dit.

Ils avaient fait quelques pas lorsqu'apparut un homme plus âgé qui tomba subitement en admiration devant Mercure. De toute évidence, il s'agissait de quelqu'un qui devait être passionné par les chevaux.

— Donne-lui un bon repas, Valou, dit l'artiste, comme j'espère bientôt en avoir un moi-même.

Le valet salua courtoisement Thea. Il caressa Mercure avant de le prendre par la bride.

— Allons par-là, dit l'artiste.

Elle voyait qu'il l'emmenait devant la petite maison. Il y avait une terrasse où elle aperçut une table, avec une nappe blanche, et un seul couvert. Un parasol orange la protégeait du soleil.

L'artiste ouvrit la porte qui donnait sur un couloir. Tout en le suivant, Thea trouva tout cela très différent de ce qu'elle aurait pu imaginer.

Le vestibule était petit, peint en blanc. Sur ses murs étaient exposés plusieurs tableaux semblables à celui que l'artiste réalisait au bord du lac quand Thea l'avait rencontré.

D'un rapide coup d'œil, elle se rendit compte que tous laissaient transparaître les mêmes caractéristiques : il peignait réellement ce qu'il ressentait.

— Si vous montez l'escalier, dit-il, vous y trouverez une pièce sur la gauche où vous pourrez vous laver les mains.

— Merci, répondit Thea.

Elle grimpa l'escalier en pensant qu'elle vivait vraiment une aventure tout à fait inespérée.

La pièce dans laquelle elle s'engagea était aussi surprenante que le vestibule. Elle était petite mais la fenêtre s'ouvrait sur la vallée et la vue était magnifique.

Un grand lit attira l'attention de la jeune fille. La tête, les côtés et les pieds étaient entièrement sculptés et peints.

Thea savait qu'il était l'œuvre d'artisans de la région mais une telle habileté était bien au-dessus de tout ce qu'elle avait pu voir jusqu'alors.

La tête représentait des fleurs qu'elle avait vues au bord du lac, une grande partie étant des fleurs sauvages où nichaient des oiseaux dont elle connaissait tous les noms. Un ou deux ne lui étaient pourtant pas familiers. Leur plumage chatoyant, la couleur des fleurs, et la façon si habile avec laquelle ils avaient été fondus étaient adorables.

Elle resta admirative, un long moment. Puis elle s'aperçut que le couvre-lit était aussi le fruit du talent d'artisans de la région.

Il y avait beaucoup de femmes au royaume de Kostas qui faisaient de la dentelle avec leurs fuseaux. Elle admirait le travail colossal

représenté par ce qu'elle considérait comme un chef-d'œuvre.

Des peaux de chamois s'étendaient sur le plancher ciré.

Elle se lava les mains dans un récipient en porcelaine ; elle était certaine qu'il était également l'œuvre d'un potier de la région : il était magnifique.

Elle le regarda un moment avant d'apercevoir un miroir, soigneusement gravé et rehaussé de deux petits anges, joufflus, peints dans des tons très naturels.

Elle coiffa ses cheveux qui avaient été ébouriffés par la course sauvage qu'elle avait faite avec Mercure puis redescendit.

L'artiste l'attendait dehors, sur la terrasse. Il avait revêtu une veste d'un tissu léger et enroulé autour de son cou une écharpe bleue. Thea se demanda s'il avait l'habitude de porter le béret écossais en velours, cher aux artistes français.

Rejoignant son hôte, elle s'aperçut qu'une chaise avait été rajoutée. Elle s'assit sous le parasol orange ; le soleil était au zénith et il faisait extrêmement chaud.

Comme s'il lisait dans ses pensées, l'artiste lui dit :

— Pourquoi n'enlevez-vous pas votre veste ?

— C'est une très bonne idée ! acquiesça Thea tout en admirant le paysage. J'ai l'impression de rêver ! Je ne savais pas qu'il existait autant de beauté !

— Moi non plus ! renchérit l'artiste en la regardant et alors qu'il remplissait son verre. C'est du jus de fruits ; une spécialité. J'espère que vous aimerez.

Elle le porta à ses lèvres et le trouva délicieux.

Étant d'un caractère curieux, elle ne put s'empêcher de lui demander :

— Est-ce votre maison ? Habitez-vous ici ?

— C'est ma maison, en effet, répondit-il.

— Comment avez-vous fait pour trouver quelque chose de si original, de si inhabituel ? demanda Thea.

— J'ai dû me douter, instinctivement, qu'un jour, ce serait ce que vous

aimeriez, répliqua-t-il.

— Voilà un joli discours, mais je trouve intelligent de votre part d'avoir su mettre en valeur chaque chose, aussi unique soit-elle.

— C'est ce que je pense également, répondit-il tout en la fixant du regard.

Elle pensa soudain combien son père et sa mère seraient choqués de la voir seule avec un aussi beau jeune homme dans une maison où il n'y avait pas de chaperon.

Le garçon qui les avait accueillis apporta le premier plat.

Il n'était plus maintenant en bras de chemise mais avait revêtu une veste blanche, propre, et s'était coiffé.

— D'habitude, je prends un déjeuner léger, dit l'artiste, mais je vous promets que nous ferons un dîner plus copieux.

Thea ouvrit grands les yeux.

— Un dîner ? s'exclama-t-elle. Mais je... n'avais pas l'intention... de rester.

— Où allez-vous ?

Elle n'avait évidemment pas de réponse, et après un court instant rajouta :

— Je... je ne sais pas exactement... mais... j'irai plus... loin.

— Pourquoi ?

Elle ne savait toujours pas quoi répondre.

Elle devait être le plus loin possible du palais, mais ne pouvait pas dévoiler les raisons de ce voyage improvisé qu'elle accomplissait.

Thea était affamée, et trouva que chaque bouchée de la salade qu'on lui servit en hors-d'œuvre était un véritable enchantement. Poursuivre, on apporta un poulet à la crème, parfumé aux herbes, accompagné de petites pommes de terre, si petites que c'était cruel de les manger, de petits pois et de carottes. Après les fromages, on servit un café noir très corsé.

Ils ne parlèrent pas beaucoup pendant le repas et lorsqu'ils eurent terminé, l'artiste se cala dans sa chaise.

— Maintenant, dit-il, parlez-moi de vous. D'abord, comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Thea.

Elle savait qu'en dévoilant son prénom elle ne risquait pas grand-chose car seule sa famille l'appelait Thea. Pour les habitants du royaume de Kostas, elle était la princesse Sydel.

— Moi non plus, dit-elle, je ne connais pas votre nom et je ne peux pas éternellement vous qualifier d'artiste en pensant à vous !

Il éclata de rire.

— C'est un compliment, mais je suis très conscient de mes défauts pour mériter un tel honneur !

— Bien sûr que vous le méritez ! rétorqua Thea. Je pense que vous êtes en avance sur notre époque. Les gens comprendront un jour ce que vous essayez de dire.

— Comment savez-vous cela ? lui demanda-t-il.

Thea fit un geste qui en dit plus long que de simples paroles.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Et où allez-vous, toute seule avec un cheval qui ne peut venir que de l'Olympe ?

Thea ne répondit pas et après un court instant il rajouta :

— Je sais, sans que vous me l'ayez dit, que vous fuyez quelque part.

Elle le regarda, consternée.

— Comment... pouvez-vous... imaginer une chose pareille ?

— Comment arrivez-vous à saisir ce que j'essaie de peindre ? lui répondit-il.

Elle comprit qu'il était inutile de jouer à ce jeu.

— Oui... c'est exact, je... veux échapper à...

— Un homme ?

— O... oui, à un homme !

— Je ne connais pas de meilleur endroit que celui-ci pour ne pas être dérangé ! dit l'artiste.

— Non... bien sûr... non ! répliqua Thea.

— Pourquoi non ?

— Parce que vous êtes étranger... et que... je ne vous connais... pas !

— Je m'appelle Nikos, et je pense que nous nous connaissons beaucoup mieux que si nous avions été présentés officiellement au cours d'une réception qui aurait été horriblement monotone !

Thea ne put s'empêcher de rire, tellement sa façon de parler était drôle. Nikos s'avança vers elle et lui demanda doucement :

— Pourquoi cherchez-vous à fuir ?

— Parce que... je veux... être libre !

— Voilà un cri qui vient du cœur, mais malheureusement, c'est impossible.

— Pourquoi est-ce... impossible ?

— Parce que vous êtes une femme, et que les femmes doivent être protégées et ont besoin que l'on s'occupe d'elles.

— Mais c'est quelque chose que je n'ai pas souhaité. Je veux être... moi-même ! Je veux vivre... ma propre vie.

— Et trouver ce que vous cherchez ? ajouta Nikos d'une voix douce.

Elle était suffoquée.

Puis elle pensa qu'il était extrêmement perspicace mais ne pouvait pas savoir que ce qu'elle recherchait réellement, c'était... l'amour, cet amour qui lui était interdit parce qu'elle était une princesse.

Lorsque le déjeuner fut terminé, Nikos proposa à Thea de lui faire découvrir la forêt et même de l'emmener faire une promenade. Sans attendre que la jeune fille donne libre cours à sa surprise, il continua :

— Avec Mercure, vous avez parcouru un long chemin aujourd'hui. Il serait cruel de vouloir le faire encore courir.

Thea lui répondit alors qu'elle ne pouvait rester comme il le lui suggérait. Mais, très vite, elle hésita. Il lui fallait bien demeurer quelque part et l'idée d'être hébergée dans Un hôtel lui faisait un peu peur. On racontait tellement de choses à propos des mauvaises rencontres que l'on pouvait y faire. Nikos était certes très bien éduqué, mais tous les hommes n'avaient pas sa finesse. En voyage, tout individu pouvait devenir dangereux pour la jeune fille qu'elle était.

Ainsi, sa réponse ne vint-elle pas tout de suite et Nikos prit ce silence pour un acquiescement. Ils partirent donc sur-le-champ pour une petite promenade.

Les épais sapins, les petites flaques d'eau, tout était un enchantement. Elle apercevait au-dessus de sa tête le sommet des montagnes et lorsque la forêt devenait moins dense, admirait la magie qui s'offrait à ses yeux.

Ils avaient rejoint la vallée qu'elle avait aperçue de la maison de Nikos. Au début, ils ne parlèrent pas beaucoup. Étrangement, Thea savait qu'il comprenait ce qu'elle ressentait. Et elle aussi pouvait lire dans ses pensées.

Ils s'assirent sur un tapis de mousse qui bordait une petite mare où les nénuphars commençaient à être en fleur.

— C'est tellement... incroyable, tellement... beau que je suis sûre que je... je suis en train de rêver ! s'exclama Thea.

— C'est exactement ce que je ressens depuis que je vous ai rencontrée ! dit Nikos.

Thea sentit son sang empourprer ses joues. En baissant les yeux, il ajouta :

— J'avais oublié qu'une femme rougissait ou qu'elle pouvait être

timide !

— Vous... vous ne devez pas... me dire... ce genre de choses, souffla-t-elle doucement.

— Et pourquoi ? J'ai envie de vous dire combien je vous trouve belle, intelligente, et...

Il hésita. D'un naturel curieux, la jeune fille ne pouvait s'empêcher de le regarder furtivement, espérant qu'il finisse sa phrase.

Subitement, il dit d'un ton sec:

— Nous devrions rentrer maintenant, le soleil n'est plus très chaud.

Il parlait avec détachement, et Thea crut soudain qu'une main froide l'agrippait.

Nikos s'était levé et partit lentement par le sentier tortueux qu'ils avaient suivi, au milieu des arbres.

Thea se sentit soudain terrorisée, sans comprendre pourquoi ! Elle se leva, courut derrière lui et lui demanda:

— Que... se passe-t-il ?? Ai-je fait quelque chose... de mal ?

— Vous êtes très belle et il est très difficile pour un homme de garder l'esprit clair!

— Mais... je ne peux pas... éviter que l'on me regarde !

— Mais en revanche, dit-il presque en colère, vous pouvez éviter de vous promener seule. C'est quelque chose que vous ne devriez pas faire.

Elle ne répondit pas et il continua presque comme s'il se parlait à lui-même:

— Je devrais vous renvoyer, sinon vous allez avoir des ennuis.

— Me... me renvoyer? Non... non! je ne retournerai pas... à...

Maintenant sa voix était teintée d'angoisse.

— C'est pourtant ce que je devrais faire, dit-il.

— Mais... pourquoi ? Vous n'avez pas le... droit.

Il s'arrêta et se tourna vers elle.

— Si je vous laisse aller toute seule, que se passera-t-il ?

— J'y ai pensé, dit timidement Thea, et... j'aurai terriblement peur. S'il vous plaît, permettez-moi de... rester avec... vous, supplia-t-elle.

— C'est vraiment ce que vous voulez ?

— Je pensais... qu'il me serait très... difficile... de rester... à l'hôtel.

— Très difficile ! acquiesça-t-il.

— Je n'avais pas... pensé à tout cela... lorsque je me suis enfuie.

Nikos semblait réfléchir.

— Laissez-moi rester... s'il vous plaît, laissez-moi rester, implora-t-elle, au moins... ce soir.

Il sourit.

— Étant donné que vous avez parcouru un si long chemin, je n'ai vraiment pas le choix, répondit Nikos en souriant.

— Je ne vous causerai... aucun souci... et si vous le désirez, je partirai... tôt demain matin.

— Nous en reparlerons demain.

Elle savait qu'elle pouvait rester et s'en trouva soulagée.

— Merci, dit-elle. Merci... beaucoup !

— Je pense qu'il faut que j'ajoute une condition à mon invitation, dit Nikos.

— De... quoi... s'agit-il ? demanda Thea inquiète.

— Que vous me disiez pourquoi et qui vous fuyez !

Elle suffoquait.

— Je... ne veux en parler... à personne... c'est un... secret !

Elle était déconcertée et il capitula.

— Très bien, dit-il, gardez vos secrets, et puisque vous m'avez dit que vous désiriez être libre, profitez-en.

— Ce sera... extraordinaire ! Et lorsque nous serons... à la maison,

j'aimerais... voir Mercure.

— Bien sûr ! dit Nikos. Mais je peux vous assurer qu'il se porte à merveille. Valou en prend soin !

Ils firent quelques pas et Nikos demanda:

— Comment avez-vous pu acquérir un cheval aussi magnifique ?

— Je l'ai depuis qu'il est tout petit, et je l'aime plus que quiconque sur terre !

Nikos fronça les sourcils.

— C'est très important !

— C'est la vérité ! Je suis la plus heureuse des jeunes filles lorsque je suis avec Mercure, et il comprend lorsque je lui parle comme...

Elle s'interrompt réalisant que ce qu'elle allait dire était trop intime.

—...comme je le fais en ce moment! dit Nikos d'une voix suave.

— Je... je n'ai pas dit... cela !

— Mais c'est ce que vous pensiez.

— Maintenant... vous êtes en train de lire... dans mes pensées... et c'est quelque chose... que vous ne... devez pas faire !

— Il est trop tard pour m'empêcher de faire quelque chose qui s'est miraculeusement produit depuis que je vous ai rencontrée.

Thea fit quelques pas avant de dire:

— C'est très étrange... mais jamais personne... n'a jamais su saisir le fond de mes pensées ni ce que j'ai toujours essayé d'exprimer, dans ma musique.

— J'avais deviné que vous étiez musicienne, dit Nikos.

— Comment ?

— Parce que tout ce qui vous entoure est une poésie, votre attitude, votre façon de marcher, votre voix.

Thea le regarda avec ses grands yeux verts écarquillés.

— Ce que vous venez de me dire est très gentil, et je ne l'oublierai

jamais.

— On m'a toujours dit que les femmes du royaume de Kostas avaient une voix magnifique, dit Nikos, mais la vôtre ressemble aux chants des oiseaux.

Thea laissa échapper un murmure et le laissa continuer:

— Je sais, sans que vous ne me l'ayez dit, que vous avez du sang hongrois.

— Ma grand-mère était hongroise !

— La mienne aussi ! renchérit Nikos. Voilà un autre point que nous avons en commun !

Thea sourit et s'exclama:

— Et je suis sûre que vous montez à cheval comme un Hongrois !

— Comme vous !

La petite maison était maintenant visible et le soleil descendait progressivement sur la laine. Il transformait tout en or et rendait le monde si beau que Thea respira profondément.

— Voulez-vous que j'essaie de le peindre pour vous ? demanda Nikos doucement.

— C'est vraiment... ce que j'aimerais.

Puis elle ajouta :

— Vous lisez de nouveau... dans mes pensées !

— Votre regard est très expressif, mais je pense qu'il me serait impossible de le coucher sur une toile.

— J'en suis ravie ! J'ai horreur que l'on me peigne!

Elle se rappelait les longs supplices qu'elle avait dû endurer lorsqu'il lui fallait poser.

— J'ai envie de vous peindre au milieu des arbres, votre visage se reflétant dans le lac, là où nous nous sommes rencontrés, dit Nikos.

Thea sourit, mais avant qu'elle n'ait eu le temps de dire que c'était ce qu'elle souhaitait, il continua :

— Je vous montrerai que vous êtes sublime, un mélange de femme et d'esprit de la forêt.

Il parlait avec une voix douce, puis, comme si cela lui demandait un effort, il rajouta :

— C'est bientôt l'heure du dîner et la femme de Valou va vous préparer un bain dans votre chambre.

— Ce sera formidable ! s'exclama Thea.

Elle sourit et se dirigea vers l'escalier. Comme il le lui avait dit, il y avait dans sa chambre une baignoire qui ressemblait à celle qu'elle avait au palais.

L'eau de son bain était parfumée au jasmin et des fleurs à moitié ouvertes flottaient sur l'eau. Et, alors qu'elle commençait à se laver, elle se dit qu'elle était en train de vivre l'aventure la plus extraordinaire qu'elle ait jamais imaginée.

Comment avait-elle pu avoir autant de chance, de bonheur, en rencontrant quelqu'un d'aussi bon que Nikos ? Elle songeait aux conversations monotones et ennuyeuses qu'elle avait avec les courtisans du palais. La façon dont Nikos avait parlé cet après-midi ressemblait à la musique qu'elle jouait sur son piano.

Etre avec Georgi était toujours une fête, mais tout ce qu'elle disait ou pensait ne l'intéressait pas forcément et il se contentait de l'écouter. En ce moment, il devait être en train de s'amuser à Paris. Elle aurait aimé connaître les femmes avec lesquelles il sortait, visiter les théâtres et les cabarets qu'il fréquentait. Georgi lui avait dit que son père et sa mère seraient choqués s'ils savaient ce qu'il faisait. Pour Thea, tout cela était difficile à imaginer. « Georgi est en train de profiter de la vie, pensa-t-elle, comme je le fais en ce moment ! »

A cette heure-ci, tout le monde au palais se serait sûrement rendu compte de son absence, mais elle était certaine que son père ne souhaitait pas en faire état. Elle y pensa calmement, espérant qu'il enverrait d'abord des aides de camp là où elle avait coutume d'aller. Elle avait une vieille gouvernante qui s'était retirée dans un petit village, pas très loin de Guyla. Ils iraient là-bas, et bien sûr, appelleraient ensuite son professeur.

Elle pensa aux autres professeurs qu'elle avait eus par le passé et savait qu'il leur faudrait du temps pour les interroger tous.

Après, le roi Otho arriverait. Son père s'excuserait de son absence. Il

lui dirait peut-être que sa fille était souffrante ou retenue chez des parents.

Au souvenir de ce projet de mariage avec le roi Otho, Thea eut un frisson : « Lorsqu'il sera reparti, il faudra que je rentre », se dit-elle.

En sortant de son bain, elle s'échappa une fois de plus de la réalité et s'évada dans un de ses contes de fées. Elle pensa qu'elle pourrait peut-être trouver une petite maison comme celle-ci pour y vivre en paix avec Mercure. Elle se lierait d'amitié avec les paysans et les Tziganes car elle était certaine qu'il devait y en avoir dans la région.

Elle aurait besoin d'argent. Elle demanderait aux femmes qui jadis lui brodaient ses vêtements de lui enseigner leur art et cette idée la rassura.

Mais, soudain, comme si un mauvais génie la menaçait, elle crut apercevoir le roi Otho. Il l'attendait. Lorsqu'elle rentrerait au palais, il serait là car son père lui avait promis qu'elle deviendrait son épouse. Cette idée la terrorisa et elle s'habilla en toute hâte. Elle voulait retourner auprès de Nikos, lui parler de la forêt, des oiseaux, des fleurs, des fées, des lutins et des naïades qui appartenaient à son monde enchanté.

Elle enfila sa robe de mousseline ; elle était très simple, classique, le tissu ramené à l'arrière pour ménager de profonds plis. Une large ceinture du même tissu laissait échapper des fils argentés autour de la taille et se fondait en un énorme nœud dans le dos. Une petite colletterie ainsi que des manches blousantes la rajeunissaient et quelque chose de grec se dégageait d'elle.

Lorsqu'elle descendit l'escalier, Nikos l'attendait.

— Maintenant, je sais que vous venez directement des montagnes, et que vous êtes tout simplement divine !

— Après ce joli discours, il serait banal de vous dire que j'ai faim ! répondit Thea en souriant.

Il éclata de rire.

— Personne d'autre, Thea, répliqua-t-il, n'aurait pu dire cela à cet instant précis.

Il la conduisit dans une pièce qu'elle n'avait pas encore vue puisqu'ils étaient restés sur la terrasse pour déjeuner.

C'était une pièce très agréable, où une fenêtre s'ouvrait sur la vallée. Il y avait une grande cheminée dans laquelle une énorme bûche se consumait. En effet, le soleil avait complètement disparu et le vent qui soufflait des montagnes enneigées était glacial.

La pièce était enveloppée d'une douce chaleur et ses murs, comme tout le reste de la maison, étaient blancs.

Des chaises et un large sofa très confortable étaient disposés en un demi-cercle et le sol était recouvert de tapis de eaux.

Outre les tableaux peints par Nikos, un pistolet et deux fusils de chasse étaient accrochés au mur ainsi qu'une magnifique tête de cerf au-dessus de la cheminée.

Thea la regarda et dit :

— J'ai du mal à vous... imaginer... en train de chasser dans les bois.

— Vous avez tout à fait raison ! C'est quelque chose que je ne fais pas!

Elle regarda à nouveau la tête de cerf sans formuler de question.

— C'est un bûcheron qui me l'a donnée lorsque je suis arrivé ici, lui expliqua Nikos. C'était un de ses plus beaux trophées et il m'a dit qu'il me porterait chance.

— Et cela s'est vérifié ?

— J'ai eu la grande chance de vous rencontrer !

Thea sourit et s'empourpra. Elle ne se doutait pas que Nikos pensait qu'elle était très différente des autres femmes.

— Et le pistolet? demanda-t-elle.

— C'est un ami tzigane qui me l'a donné.

Il lui avait également offert les fusils. Ils étaient merveilleusement décorés dans le style du début du siècle.

— Le repas est servi, maître ! s'écria le garçon qui les avait déjà servis au déjeuner.

— Merci, Geza, répondit Nikos.

Il écarta alors les bras avec un sourire simulé et Thea remarqua pour la première fois la façon dont il était habillé. Il avait une chemise

blanche et une veste de velours noir. Il portait une ceinture et une écharpe en soie autour du cou qui ajoutaient quelque chose à sa virilité.

Nikos la conduisit alors à la salle à manger qu'elle ne connaissait pas non plus. Elle était plus petite, et des rideaux habillaient une fenêtre qui donnait sur le bois. Ils ne ressemblaient pas à des rideaux ordinaires. C'est seulement en s'en approchant qu'elle s'aperçut que c'était Nikos qui les avait décorés.

Les montagnes enneigées ainsi que les fleurs qu'elle avait vues l'après-midi, les iris et les nénuphars blancs et violet-bleu, les orchidées sauvages s'y conjuguèrent minutieusement c'était magnifique.

Elle essayait de trouver les mots pour dire à Nikos combien elle trouvait cela adorable et original, mais il la devança :

— Je savais qu'ils vous plairaient !

Une table ronde trônait au milieu de la pièce, recouverte d'une nappe en dentelle qui ressemblait à son couvre-lit.

Un candélabre en terre cuite accueillait six bougies. « Sans doute l'œuvre d'un artisan de la région », pensa Thea.

Geza apporta la nourriture qui était aussi inattendue que délicieuse. Thea savoura de petits crabes cuisinés d'une façon qui lui était inconnue. Vinrent ensuite des perdreaux au vin rouge, fondant sous la langue ainsi que de petites côtelettes d'agneau.

Le dessert se composait de minuscules fraises qui avaient été gorgées de soleil.

Nikos insista pour qu'elle bût du « vin du pays ». Elle en avala quelques petites gorgées, puis réalisa qu'elle ne savait pas de quel pays il s'agissait ; elle avait trop peur de lui demander si elle se trouvait au royaume du roi Otho.

Lorsqu'ils eurent terminé, elle dit :

— Je n'ai jamais fait un repas aussi extraordinaire ! Je vous le jure !

— C'est ce que je souhaitais vous entendre dire, dit Nikos en souriant, et la femme de Valou va être ravie !

— Si vous mangez comme cela tous les jours, ajouta Thea, je ne comprends pas que vous puissiez être aussi mince !

Elle avait remarqué son allure très sportive lorsqu'ils se promenaient dans la forêt.

— Demain, dit-il calmement, lorsque nous irons faire du cheval tous les deux, vous comprendrez qu'il n'y a pas de meilleur exercice.

— C'est ce que j'ai toujours pensé, dit Thea. Je fais du cheval tous les jours pour ne pas grossir !

Nikos éclata de rire.

— Je crois qu'il n'y a pas de danger. La seule chose que je craigne serait de vous voir emportée par le vent.

Ils retournèrent alors au salon.

Maintenant les flammes tournoyaient de plus en plus haut au-dessus de la bûche qui brûlait dans la cheminée. Les rideaux avaient été tirés et il faisait très bon.

Thea s'assit par terre, sur un tapis, en face de la cheminée. L'éclat de ses cheveux semblait rejaillir sur les flammes et Nikos vint s'asseoir et la regarda.

— Vous êtes fatiguée.

— Je me suis levée très tôt ce matin, répondit-elle.

— Très tôt ?

— L'aube n'avait pas encore percé.

— Il faut donc que vous alliez vous coucher.

Elle ne répondit pas et après un instant il lui demanda :

— Que pensez-vous de votre première journée de liberté ?

— Elle a été merveilleuse ! Plus extraordinaire que je ne l'aurais imaginée ?

— Et que ferez-vous une fois rentrée ?

— J'ai décidé de ne jamais rentrer !

— Jamais ?

— Jamais ! déclara-t-elle d'un ton ferme.

Car elle pensait qu'en rentrant, elle serait toujours contrainte d'épouser le roi Otho aussi longue qu'ait pu être son absence. Elle trouverait un endroit où son père ne la retrouverait jamais et elle resterait avec Mercure: rien d'autre n'avait d'importance pour elle.

Nikos ne disait rien, et il la regardait.

Pensant qu'il voulait se retirer, Thea se leva.

— Vous avez raison, dit-elle, je vais aller me coucher. Il fera jour demain. Merci infiniment pour votre amabilité.

Il s'était levé en même temps qu'elle. Maintenant il la regardait, le dos contre la cheminée.

— Comme vous l'avez dit, ajouta-t-il, il fera jour demain, ainsi que les jours suivants.

Elle sourit et il continua:

— Quel bonheur que nous nous soyons rencontrés !

En disant ces mots, il l'entoura de ses bras et la serra contre lui. Thea réalisait à peine ce qui se passait. Puis, ses lèvres effleurèrent les siennes. Elle était tellement surprise qu'elle ne se débattit pas. Elle n'avait jamais réalisé à quel point un baiser pouvait la rendre aussi captive et elle pensa donc qu'il lui était impossible de s'échapper.

Elle éprouva soudain une sensation étrange, nouvelle, qui traversait tout son être: c'était comme les premières notes d'une sonate, une douce musique qui rythmait les battements de son cœur.

Nikos l'étreignait tendrement. Ses lèvres se firent plus insistantes, plus pressantes. Elle n'avait pas peur. C'était tout à la fois la magie des sapins, l'enchantement des fleurs et le scintillement de la lumière sur l'eau qu'elle ressentait à cet instant précis.

Il l'embrassa jusqu'à ce qu'il sente vibrer tout son corps. Lorsqu'il leva la tête, elle le fixa du regard : son souffle effleura à nouveau ses lèvres.

— Allez-vous coucher, ma chérie, dit-il d'une voix grave et un peu rauque.

Mais Thea ne pouvait plus parler: Nikos l'avait transportée au sommet des montagnes. Elle obéit, traversa doucement la pièce sans regarder derrière elle et ouvrit la porte.

Elle monta les escaliers en courant et entra dans sa chambre. Une

bougie brûlait sur la petite table de chevet et une robe de chambre posée sur le lit l'attendait. Les fleurs qui se fondaient dans les rideaux semblaient appartenir au monde enchanté où l'avait entraînée Nikos.

Elle quitta ses vêtements et se glissa dans son lit. La tête blottie au creux de son oreiller, elle commença à penser et à se demander comment elle pouvait vivre un tel enchantement.

Tout était différent de ce qu'elle avait ressenti jusqu'alors, mais, parce qu'elle avait toujours su que cela existait, tout lui semblait déjà familier. Son apprentissage sentimental s'était forgé en jouant du piano, en écoutant le chant des oiseaux. Elle connaissait cela en regardant la vallée et en savourant toute cette beauté qui faisait battre son cœur.

Elle se sentait à nouveau transportée au sommet des montagnes, vers les étoiles qui scintillaient au-dessus de sa tête. La féerie des bois lui chuchotait une chanson que seul son cœur pouvait interpréter.

Elle allait souffler la chandelle lorsque, à son grand étonnement, la porte s'ouvrit et Nikos entra.

Il s'était déshabillé et portait maintenant une longue robe de chambre cramoisie, bordée d'un galon doré.

Il avait l'air différent, plus grand et plus séduisant encore. Il s'approcha du lit.

Thea le regardait les yeux grands ouverts et Nikos vint s'asseoir en face d'elle.

— Que... que voulez-vous ? Pourquoi... êtes-vous entré ?

— Je ne vous avais même pas souhaité une bonne nuit.

— Mais... je ne... crois pas que... ce soit raisonnable de... dans ma chambre !

— Et pourquoi donc ?

— Parce que... ça n'est pas... correct.

— Ce que nous venons de faire est parfaitement correct ! dit Nikos. Je pense, ma chérie, que nous avons une irrésistible envie d'être plus proches l'un de l'autre.

— Je... je ne... comprends pas.

— Laissez-moi être plus précis. Je m'occuperai de vous, vous protégerai et vous cacherais, si tel est votre désir.

— C'est ce que je... souhaite, mais je ne pense pas... qu'il soit nécessaire... d'en parler lorsque je suis couchée.

Il la regardait fixement puis, réalisant qu'elle ne saisissait pas ce qu'il voulait dire, ajouta :

— J'essaie de vous faire comprendre, peut-être maladroitement, que je vous ferai découvrir l'amour. Vous serez encore plus enivrée que lorsque je vous ai embrassée.

— C'était tellement... merveilleux ! s'exclama Thea, mais je pense...

Elle s'arrêta et poussa un petit cri :

— Etes-vous en train... de dire que... vous voulez me faire l'amour ?

— Oui, je le souhaite... très sincèrement.

— Mais... vous ne devez pas bien sûr !

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est... mal, c'est très mal !

— Pourquoi pensez-vous cela ? Pourquoi serait-ce mal de faire une chose aussi merveilleuse ?

Il n'attendit pas sa réponse et se pencha vers elle. Un court instant, ses lèvres effleurèrent les siennes. Puis comme il sentait se déchaîner en lui une douce frénésie, il la prit dans ses bras.

Son désir devenait plus ardent et Thea ressentit le même enchantement qu'à son premier baiser.

Elle se rendit compte alors que la main de Nikos frôlait sa poitrine et elle se débattit brusquement.

— Je veux que vous m'apparteniez, dit Nikos.

— S'il vous plaît... vous ne devez pas ! souffla-t-elle alors que le jeune homme lui embrassait le cou sans l'écouter.

Un frisson parcourut tout son être comme un éclair zébrant le ciel. La main du jeune homme se promenait délicatement sur son corps. Son cœur battait à tout rompre.

— Arrêtez... je vous en prie ! arrêtez, implora-t-elle.

Mais Nikos ne l'entendait pas.

— J'ai... peur ! J'ai très peur... de vous ! Par pitié... Nikos... écoutez-moi !

Elle poussa alors un petit cri d'enfant. Nikos releva la tête comme s'il ne parvenait pas à comprendre ce qu'il venait d'entendre.

Puis il la regarda et vit la terreur sur son visage inondé de larmes.

— J'ai peur ! dit-elle à nouveau. Je... je ne sais pas... ce que vous faites... mais je sais... que c'est... mal !

Alors, tout doucement, le jeune homme se releva et s'assit en face d'elle. Thea pleurait toujours mais la lumière de la bougie qui transformait ses cheveux en une flamme d'or, et sa peau diaphane la rendirent encore plus désirable.

Sortant un mouchoir de sa poche, Nikos se pencha vers elle et lui essuya les joues.

— Calmez-vous, lui dit-il. Je ne vous ferai aucun mal.

Il se rendait compte maintenant que les pupilles de ses yeux étaient dilatées et qu'elle tremblait.

— Je ne vous ferai aucun mal, répéta-t-il. Mais, je ne comprends pas.

— Vous êtes... en colère ?

— Seulement désorienté, répondit-il. Comment pouvez-vous errer dans la campagne, seule, parler à un homme un peu bizarre, et rester chez lui ?

— C'est... vous qui m'avez... demandé de rester !

— Je crois que c'était la meilleure chose à faire, dit-il en souriant. N'avez-vous pas conscience des dangers que vous auriez pu rencontrer — que vous avez, en fait, rencontrés ?

— Je... je ne pensais... pas à... cela, dit-elle d'une voix hésitante.

— C'est extrêmement difficile pour moi.

— Qu'est-ce qui est difficile ?

— Vous connaissez la réponse ! Vous êtes très jolie et tellement

désirable !

Elle le regarda comme si elle saisissait ce qu'il voulait lui dire. Puis elle demanda :

— Voulez-vous dire... que parce que vous... me trouvez jolie... vous voulez faire... quelque chose qui n'est... pas bien ?

— Cela dépend de ce que vous entendez par «pas bien» dit Nikos. Je veux vous faire l'amour, je veux que vous m'apparteniez.

Elle le regardait et tout son corps frissonna.

— Je vous promets cependant que je ne ferai rien qui vous terrorise, dit-il calmement, bien que cela soit très difficile si vous reste avec moi.

— Voulez-vous que... je m'en aille? murmura Thea apeurée.

— Non, bien sûr, je veux que vous restiez et vous le savez.

Elle le regarda, inquiète.

— Peut-être serait-il plus raisonnable que je m'en aille !

Mais elle savait qu'elle devrait affronter d'autres hommes si elle partait. Ils rentreraient dans sa chambre comme Nikos venant de le faire, essaieraient peut-être de lui faire l'amour même si elle les en empêchait.

— Vous pouvez rester ici, au moins un certain temps, mais ce serait plus simple si vous faisiez ce que je dis... Nous en reparlerons demain. Endormez-vous maintenant, et n'ayez pas peur. Les dragons sont partis !

— Vous... me promettez que... vous n'êtes pas fâché ?

Nikos fit une petite grimace et répondit :

— Devrais-je dire que je suis déçu ?

Il lui prit la main et l'embrassa.

— Bonne nuit, jolie jeune fille, dit-il, et à l'avenir, n'oubliez pas de fermer votre porte !

— Voulez-vous dire... demanda Thea, que vous... n'auriez pas dû... rentrer ?

— N'y pensez plus et essayez de dormir; comme vous l'avez dit, il fera jour demain.

— Et... vous serez... là ?

— Je vous promets que je ne disparaîtrai pas pendant la nuit, mais vous devez me promettre la même chose.

Puis il sortit en fermant doucement la porte arrière lui. Elle l'entendit marcher et entrer dans la pièce d'en face. Puis ce fut le silence.

Elle ne souffla pas la bougie mais pensa à qui venait de se produire.

Insidieusement, l'enchantement qui l'avait envahie lorsque Nikos l'avait embrassée se raviva et emplit tout son être. Elle ressentait la fougue de l'éclair qui l'avait embrassée lorsqu'il lui avait embrassé le cou.

A sa stupeur, elle se demanda pourquoi elle l'avait arrêté dans sa frénésie passionnée.

« Ce n'est pas bien, pensa-t-elle, et si je l'avais fait, j'aurais été comme ces femmes avec lesquelles Georgi s'amuse à Paris ! »

Maintenant, elle voulait que Nikos l'embrasse, elle voulait qu'il la caresse. Comment était-il possible qu'elle ait ce genre de sentiments pour un homme qu'elle avait rencontré le matin même ?

En fait, il avait toujours appartenu à ses rêves et à ses contes de fées dont une phrase lui revenait à la mémoire : *Il était le Prince Charmant qui apparaissait subitement, il la chérirait, l'aimerait comme elle l'aimerait.*

Dans son conte de fées, le prince lui demanderait de devenir son épouse. Elle dirait « oui », ils se marieraient et vivraient heureux jusqu'à la fin de leur vie. Mais, aussi innocente fût-elle, Thea savait que Nikos ne voulait pas l'épouser. Il désirait seulement qu'elle soit sa maîtresse.

« Ce serait très mal de ma part d'accepter quelque chose d'aussi... vil », se dit-elle.

Mais ses lèvres désiraient ardemment ses baisers, et maintenant qu'il était parti, elle aurait voulu qu'il soit à ses côtés.

Elle réalisa qu'elle n'avait qu'à aller dans sa chambre pour le retrouver. Mais cette pensée la choqua et elle jugea préférable de quitter Nikos au plus vite.

Elle se leva, ôta sa chemise de nuit et enfila sa tenue d'amazone. Puis elle rassembla ses affaires qu'elle entassa dans son châte.

En soulevant le rideau, elle remarqua, à son grand soulagement, que la lune transformait tout en argent. Il lui serait donc plus facile d'atteindre l'écurie. Elle irait chercher Mercure et ils partiraient tous les deux.

Elle ouvrit la porte de la chambre sans faire de bruit et descendit l'escalier sur la pointe des pieds. Tout était calme. Le clair de lune miroitait dans les grandes baies vitrées de chaque côté de la porte.

Elle était sur le point de sortir, affairée encore à déverrouiller la porte lorsque le silence fut interrompu par une voix derrière elle:

— Où croyez-vous aller ?

Elle se retourna subitement. Le clair de lune lui laissait apercevoir Nikos, en haut de l'escalier, enroulé dans la même robe de chambre qu'il portait tout à l'heure lorsqu'il était allé la voir dans sa chambre. Il descendit la rejoindre. Thea avait l'impression d'être une écolière surprise en train de faire l'école buissonnière.

Comme Nikos descendait la dernière marche de l'escalier, la jeune fille se tourna vers la fenêtre, redoutant la colère de l'artiste.

— Je dois... m'en aller! Je dois... partir! se dit-elle.

Nikos était juste derrière elle et, au grand étonnement de Thea, la voix du jeune homme se fit très douce :

— Pourquoi me quittez-vous ?

— Je dois m'en aller !

Elle essayait de trouver ses mots, mais n'y parvenant pas, Nikos lui demanda :

— Pourquoi partez-vous ?

Thea lui dévoila la vérité.

— Parce que... je veux... rester... avec... vous.

Il y eut un long silence, puis il lui dit :

— Ma chérie, j'ai été stupide de vous faire peur.

Il respira profondément, et comme s'il se parlait à lui-même, il reprit :

— Je ne savais pas que vous étiez si jeune, si innocente et si... pure !

— Je dois... m'en aller, dit Thea. Je trouverai... un endroit où aller.

— Vous pensez réellement que je vais vous laisser faire une chose aussi dangereuse ? lui demanda Nikos.

Sa voix était si douce et Thea était si apeurée qu'une fois de plus, elle se mit à pleurer. Nikos ne dit rien, se pencha tout doucement vers elle et la prit dans ses bras. Serrant très fort ses deux ballots contre elle, Thea posa à nouveau sa tête sur son épaule et ferma les yeux. Elle savait qu'elle était en sécurité au creux de ses bras et sa présence la réconfortait.

Dehors il faisait nuit et elle était sûre que des dragons l'attendaient pour lui faire du mal.

Nikos l'emmena dans sa chambre. Il l'assit sur le lit avec une extrême délicatesse, lui enleva ses deux fardeaux et les déposa sur une chaise.

— Je voudrais que vous dormiez maintenant. Demain nous parlerons, mais pour le moment, vous êtes trop fatiguée.

— Je croyais... que vous... étiez en train de dormir, balbutia-t-elle.

— Non. J'étais assis, en train de penser à vous.

— Comme je pensais... à vous également.

— Je crois, ma chérie, que vous m'aimez comme je vous aime.

Thea le regarda alors avec ses yeux grands ouverts.

— Comment... comment pouvez-vous dire... cela ?

— Nous nous connaissons déjà bien, il me semble. Comment pouvez-vous avoir la cruauté de vouloir me quitter ?

Instinctivement, elle avança ses mains vers les siennes et il les serra fortement.

— Je vais vous dire quelque chose que je n'ai jamais dit à une femme, je vous le jure.

Il la regarda un long moment, puis :

— Je vous aime, Thea ! Je vous aime comme je n'ai jamais pensé qu'il

soit possible d'aimer quelqu'un !

Thea retint sa respiration et murmura très faiblement :

— Je crois... que je vous... aime aussi...

Le lendemain matin, Thea fut réveillée par la femme de Valou. C'était une femme imposante, avec un visage qui avait dû être très joli et un sourire attirant. Elle déposa une tasse de chocolat sur la table de nuit de la jeune fille, puis tira les rideaux :

— Voilà une belle matinée qui s'annonce, Fräulein, et il va faire très chaud.

Elle apporta un broc d'eau chaude et le posa sur la table.

Un peu plus tard, Thea descendait l'escalier, presque timidement, pour se rendre dans le salon. Elle portait la jupe de son costume d'amazone, sans la veste. Comme elle s'y attendait, le petit déjeuner avait été servi sur la terrasse et Nikos était déjà là, particulièrement séduisant. Thea vint s'asseoir à côté de lui et Geza lui apporta immédiatement un café bien chaud.

Nikos comprit en la regardant que ce petit déjeuner n'était pas exactement ce qu'elle aurait souhaité et il dit :

— J'ai demandé quelque chose de consistant parce que nous partons faire une promenade à cheval.

Les yeux de Thea s'illuminèrent.

— C'est tout à fait ce que je souhaitais !

— Moi aussi, répliqua-t-il. Mais dépêchons- nous car Mercure et Isten nous attendent.

— C'est le nom de votre cheval ?

— Oui. Il s'agit du nom d'un dieu vénéré par les Hongrois au dix-septième siècle.

— J'ai hâte de faire sa connaissance, jubila Thea.

— J'ai hâte de voir comment vous montez, répliqua Nikos.

Elle savait qu'il la taquinait, mais en même temps elle évitait de croiser son regard. En effet, elle pensait qu'il s'était comporté d'une façon indigne et inconsciente la nuit dernière et elle était persuadée qu'il la jugerait bien légère si elle n'avait conservé un peu de gêne à le revoir ce matin-là.

Comme elle terminait ses œufs, il dit calmement :

— J'avais oublié de vous dire que vous étiez ravissante ce matin.

Elle détourna son regard et il continua:

— Vous ressemblez aux nénuphars que nous avons vus hier dans la forêt. J'aimerais tellement vous voir en fleur !

La poésie du compliment fit instantanément rougir la jeune fille.

— Prenez votre veste, suggéra Nikos en se levant, et allons-y. Les chevaux nous attendent.

Thea grimpa l'escalier en courant, mais au moment de décrocher sa veste dans l'armoire, elle lui préféra le châle dans lequel elle avait enveloppé ses vêtements lorsqu'elle avait quitté le palais.

Il était en laine très fine et avait été merveilleusement tricoté par une dame de Gyula. Avec ses grandes franges, il était vraiment magnifique. Lorsqu'elle le portait, elle avait l'impression de ressembler aux danseurs qui jouaient quelquefois en ville.

Elle passa le châle sous son bras et descendit.

Les chevaux attendaient derrière la maison. En apercevant Thea, Mercure poussa un hennissement de joie et renifla comme il avait l'habitude de le faire. Elle le caressa et lui dit d'une voix douce et câline:

— Comment vas-tu, mon chéri ? T'es-tu bien reposé ? As-tu bien mangé ?

Valou sourit.

— Il a mangé, charmante demoiselle, comme une demi-douzaine de chevaux !

— Merci d'avoir pris soin de lui, dit Thea.

Puis elle regarda le cheval de Nikos et en eut le souffle coupé. Si Mercure était magnifique, Isten l'était tout autant.

C'était un étalon blanc, plus grand et plus imposant que Mercure. Il avait sans aucun doute du sang arabe. Il n'y avait pas une seule tache sur sa robe.

Nikos s'amusa de sa surprise et dit :

— Permettez-moi de vous présenter Isten qui semble apprécier votre admiration.

— Comment pourrais-je trouver les mots pour lui dire qu'il est magnifique ? demanda Thea.

— Je suis certain qu'il sait lire dans vos pensées, comme je sais le faire, renchérit Nikos.

Tout en parlant, il la hissa sur sa selle et elle sentit un doux frisson la parcourir. Un court instant, son visage effleura le sien.

Une fois assise, elle arrangea sa jupe au-dessus des étriers alors que Nikos ne la quittait pas du regard.

Brusquement, le jeune homme se retourna, enfourcha Isten et tous deux partirent en direction de la forêt.

Comme le chemin était très étroit, Nikos ouvrait la marche. Après avoir chevauché entre les arbres, ils commencèrent à descendre vers un petit sentier tortueux qui donnait sur la vallée. Ils avançaient lentement, et en arrivant tout en bas, Thea comprit que c'était l'endroit idéal pour se promener à cheval. Tout ici ressemblait aux steppes qu'elle avait parcourues hier.

Maintenant, ils pouvaient avancer côte à côte et, en le regardant, elle comprit que c'était ce qu'il désirait.

Ils pressèrent alors leurs montures et galopèrent à un rythme de plus en plus endiablé, effleurant à peine la prairie. Des nuées de papillons se soulevaient sur leur passage et un nuage de petits oiseaux se déroba à leur approche. Les deux étalons, essayant de se maintenir à la même hauteur, allaient de plus en plus vite.

Ils parcoururent ainsi plusieurs kilomètres avant que les chevaux, bien que très contents de leur sort, ne ralentissent le pas. Thea se retournait de temps en temps vers Nikos. Ses pommettes étaient toutes rouges et ses yeux brillaient comme si le soleil s'y nichait.

— C'était extraordinaire ! s'exclama-t-elle. Je ne suis jamais allée aussi

vite !

— Vous montez exactement comme je l'avais imaginé, rétorqua Nikos.

— Comme une Hongroise ? demanda-t-elle en riant.

— Bien sûr ! acquiesça-t-il. J'espère seulement que vous essaieriez de les égaler dans d'autres domaines !

— Lequel en particulier ? demanda Thea timidement.

Il ne répondit pas, mais elle connaissait la réponse... Combien de fois, en effet, avait-elle entendu dire : « Les Hongrois sont les amants les plus merveilleux du monde ! »

Elle ne pouvait se tromper en croisant le regard de Nikos et elle tourna la tête rapidement.

Il montait à cheval comme personne, même si elle se souvenait que Georgi, lui aussi, était excellent cavalier.

Il y avait en Nikos une certaine autorité, mêlée à une façon indescrivable de monter à cheval : Isten et lui ne faisaient qu'un.

Ils continuèrent leur chevauchée. Thea était enchantée de se promener à cheval avec l'homme qu'elle aimait et son bonheur la rendait silencieuse.

Elle savait que tout serait désormais plus beau, plus gai et plus vivant qu'auparavant.

Les fleurs avaient des couleurs plus chatoyantes, le ciel était d'un bleu plus vif, le voile qui s'étirait à l'horizon plus magique.

« Comment ai-je pu être assez sotte pour vouloir essayer de le quitter ? » se demanda-t-elle.

Comme si elle avait parlé à voix haute, Nikos déclara :

— Je ne vous le permettrai plus jamais ! Je ne veux pas vous perdre, Thea!

Elle frissonna au son de sa voix qui était devenue grave.

Lorsqu'il devenait plus sérieux, elle était intimidée, mais elle lui dit en souriant:

— Si vous lisez ainsi dans mes pensées, ce n'est plus la peine que je

parle.

— Pourquoi parler, puisque nous ressentons les mêmes choses ? Je vous sens si proche de moi que je sais maintenant ce qui m'a toujours manqué dans le passé.

Thea retenait sa respiration.

— C'était vous ! poursuivit-il. Nous nous sommes rencontrés, et maintenant vous occupez toutes mes pensées !

Voilà exactement ce qu'elle-même ressentait, convaincue que l'amour avait transformé sa vie.

Maintenant, tout était irrésistiblement éblouissant et palpitait au fil des jours. Le mystère et la magie de ses contes de fées devenaient réalité.

Le soleil se faisait plus ardent, et Thea commença à avoir soif.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle pour la première fois, surprise qu'une telle question ne lui soit pas venue plus tôt à l'idée.

— Je vous emmène savourer un déjeuner très différent de celui d'hier, répondit Nikos.

Elle le regarda, étonnée, et il ajouta :

— C'est une surprise, mais je pense que vous apprécierez !

Ils débouchèrent bientôt dans un bois plus épais. Il n'y avait plus maintenant de sapins, mais d'énormes chênes, des érables et des frênes. Leurs branches étaient couvertes de feuilles printanières qui les protégeaient des rayons du soleil.

Le sentier entre les arbres était très étroit ; une fois de plus, Nikos ouvrait la marche. Il n'y avait aucun bruit, hormis le chant des oiseaux et le cliquetis des harnais.

Thea pensa qu'ils devaient avoir atteint le cœur de la forêt lorsqu'ils arrivèrent dans une clairière.

Elle poussa un petit cri de joie, mélangé de surprise en regardant devant elle.

A l'abri des arbres, elle découvrit un grand cercle de caravanes tziganes aux couleurs vives qui ressemblaient à des fleurs, tout comme les femmes qui se précipitèrent à la rencontre de Nikos. Celles-ci lui

parlèrent dans leur langue et il leur répondit dans leur propre langue que Thea elle aussi comprenait.

— Nous avons le privilège, Votre Honneur, et sommes très honorées de recevoir de nouveau votre visite, dirent-elles, mais comment avez-vous su que nous étions ici ?

— C'est un petit oiseau qui me l'a dit, répondit Nikos, et tout le monde se mit à rire.

Puis il leur présenta Thea.

— Voici une jeune et jolie fille qui m'accompagne, dit-il, et qui aime la musique !

Thea sentait son cœur battre tant elle était émue. Elle savait, sans que personne le lui ait dit, qu'il s'agissait de Tziganes hongrois.

Nikos mit pied à terre. Un jeune garçon emmena son étalon dans un endroit où l'herbe était bien grasse puis il aida Thea à descendre.

Une fois encore, elle frissonna au contact de sa peau. Elle avait déjà attaché les rênes autour du cou de Mercure qui rejoignit Isten.

— Nous sommes affamés ! s'écria joyeusement Nikos en jetant un coup d'œil vers une marmite suspendue au-dessus d'un feu, au centre de la clairière.

Thea fut tout de suite alléchée par le fumet qui s'en dégageait.

Les Tziganes leur apportèrent des chaises dont l'une d'elles était réservée au chef (le voïvode) lors des cérémonies. Ces chaises, faites de cornes de cerf gravées étaient ornées de pièces d'or et d'argent. Celle de Thea était digne d'une reine, ce qui lui rappela la menace que représentait, pour son bonheur, le trône que lui offrait le roi Otho.

Maintenant qu'elle était amoureuse, elle préférait mourir plutôt que d'épouser un vieil homme. Et elle imaginait avec horreur que le vieux roi aurait pu l'embrasser comme l'avait fait Nikos. Cette idée lui était insupportable.

Le jeune homme avait posé ses mains sur les siennes.

— Je ne permettrai pas que vous soyez malheureuse, lui dit-il d'une voix douce. La musique tzigane déborde d'amour, et je veux que vous en soyez imprégnée.

Elle sentait les rayons du soleil l'envahir. Lorsqu'elle regarda son bien-

aimé dans les yeux, elle vit s'allumer le désir qu'il avait de l'embrasser et s'efforça de concentrer son regard sur les femmes tziganes.

Elles étaient très séduisantes avec leurs robes aux mille couleurs. Des pièces accrochées au voile qui soutenait leurs cheveux scintillaient au soleil.

Elles apportèrent à Thea et à Nikos des assiettes remplies d'un ragoût qui avait mijoté sur le feu. C'était un mélange de chevreuil, de lièvre et de perdrix, cuisiné avec des herbes qui poussaient dans les plaines et dans les bois.

Pendant qu'ils mangeaient, les Tziganes les observaient, assises par terre, à leurs pieds. Arrivèrent alors les hommes qui, avec leurs pommettes saillantes, leurs yeux et leurs cheveux noirs, semblaient venir directement de l'Est, ce qui d'ailleurs était le cas. A l'origine, les Tziganes venaient des Indes et s'étaient ensuite dirigés, à l'ouest, vers l'Egypte puis la Hongrie et, au nord, vers la Russie.

Lorsque tout le monde fut servi, le voïvode se leva et approcha son violon de sa joue. Il se fit alors un grand silence. Il joua d'abord seul et une note mystique se dégagea de sa musique.

Progressivement, d'autres Tziganes se mirent à l'accompagner: des cymbales, un flageolet, une basse, une viole, un violoncelle et cinq ou six violons se fondirent harmonieusement.

Tout cela était purement magique pour Thea, comme l'étaient les Tziganes eux- mêmes.

Leurs traits étaient fins, réguliers. Leurs mains étaient minces et effilées, leurs membres d'une grâce et d'une souplesse indéfinissables.

D'abord romantique et douce, la musique se transforma alors en une csardas.

Thea l'avait déjà entendue, mais dans un décor moins agréable, et interprétée d'une façon moins admirable.

C'était la danse traditionnelle hongroise qui traduisait les ambitions, les craintes des Tziganes ainsi que leur passion qui pouvait se transformer en une tristesse insupportable.

Les cordes se dérobaient sous les archets. La musique s'adoucissait avant de rebondir dans un galop plus effréné.

Thea avait l'impression de ne plus pouvoir respirer et, comme Nikos

ressentait la même chose, il lui prit la main. Elle savait que la musique lui dévoilait ce qui se cachait au fond de son cœur et l'étendue de sa passion.

Son amour pour elle était violent, irrésistible, et la musique vibrait au plus profond de son être ; elle montait vers le ciel, et il lui semblait qu'elle emportait ses sentiments. Sa respiration se faisait plus haletante.

Thea sentait son cœur battre avec frénésie dans sa poitrine, et les doigts de Nikos serrèrent bientôt les siens plus violemment.

La musique n'émanait pas seulement des Tziganes : elle semblait sortir de son propre corps et de celui de Nikos. Tous deux ne formaient plus qu'un seul et même être.

« Je vous aime ! Vous... m'appartenez ! »

Etait-ce Nikos ou bien son propre cœur qui lui soufflait ces mots ?

Elle savait simplement que toute sa chair, toute son âme lui criait éperdument: «Je... vous aime ! Je vous aime ! »

La musique avait atteint son paroxysme.

Puis la violence se tempéra en un rythme plus doux, plus lent, ce qui permit à Thea de respirer profondément. Elle venait de ressentir quelque chose d'inoubliable. Les Tziganes continuèrent à jouer; des garçons et des jeunes filles se mirent alors à danser avec grâce et volupté.

Thea savait que ce n'était pas la musique qui l'avait transfigurée et elle rougit à l'idée de penser qu'elle venait d'être bouleversée, bercée par un sentiment passionné qui la dépassait. Nikos la regardait et elle comprit alors qu'il l'avait emmenée ici afin qu'elle se sentît heureuse, libre et comblée. Cette sensation de sérénité qu'elle éprouvait était bien la même qui l'avait envahie presque, la veille au soir, il l'avait embrassée.

Elle lui prit la main et la serra violemment un acte d'amour effréné. «Comment... lui résister ? » se demanda-t-elle non sans ressentir une certaine honte d'avoir de telles pensées.

La danse tzigane se termina et les danseurs laissèrent tomber aux pieds de Nikos.

— Est-ce que cela vous a plu, Votre Honneur ?

— Énormément ! répondit Nikos.

Il sortit sa bourse d'une de ses poches et donna une pièce à tous ceux qui s'étaient exécutés. Thea pensa que c'étaient des pièces d'or et elle se demanda s'il était aussi riche pour le permettre une telle générosité.

Les petites filles tziganes lui embrassèrent la main, les hommes le saluèrent et le remercièrent.

— Maintenant, nous devons partir, dit Nikos. Nous avons un long chemin à parcourir pour rentrer à la maison et le soleil va bientôt disparaître.

Thea se rendit compte qu'ils avaient passé plusieurs heures à manger, à écouter leur musique et à admirer leurs danses. Il devait être au moins quatre heures maintenant.

Elle appela donc Mercure et il vint la rejoindre alors qu'un garçon conduisait Isten auprès de son maître.

Nikos aida Thea à remonter en selle.

Elle était encore enivrée par la musique et voulait mettre sa tête contre son épaule et fermer les yeux.

Elle aurait souhaité qu'il la prenne avec lui sur son cheval, mais elle le remercia simplement d'une voix douce.

Les Tziganes commencèrent alors à les saluer et à leur dire adieu. Au même moment, le voïvode qui jouait du violon s'arrêta. Il entama alors un air plus gai, plus romantique, qui semblait avoir été composé spécialement pour la circonstance.

Malgré la distance qui les séparait maintenant du camp, Thea parvenait encore à entendre la musique. Elle avait l'impression que le mouvement des feuilles au-dessus de leurs têtes l'emportait vers eux.

Rapidement, ils arrivèrent dans une plaine. Ils se mirent à nouveau à galoper comme ils l'avaient fait le matin même sans toutefois paraître pressés de rentrer. Thea savait que Nikos ralentissait le pas pour qu'elle ne se fatigue pas trop.

Ils quittèrent la plaine et gravirent la petite colline qui les conduisit dans la forêt de sapins. En arrivant au sommet, et alors qu'ils avaient ralenti leur course, plusieurs hommes surgirent de derrière les arbres qui les entouraient.

Thea avait du mal à les voir parce que ses yeux étaient encore éblouis par la lumière qui montait de la plaine. En fait, elle ne distinguait que des ombres.

Très vite, elle entendit Nikos parler et comprit au son de sa voix qu'il se passait quelque chose; elle réalisa alors avec stupeur que les hommes étaient des brigands.

A Kostas, tout le monde connaissait la dangereuse bande qui rôdait dans les Balkans : ils semaient la terreur partout où ils passaient, volant moutons, chèvres et chevaux qui disparaissaient mystérieusement. On disait que des femmes avaient également disparu. Les dirigeants de chaque pays, y compris le père de Thea, avaient essayé de les capturer mais jusqu'à présent, tous les soldats lancés à leurs trousses n'avaient pu mettre la main sur eux.

Thea avait souvent entendu parler de ces brigands : ils étaient vêtus de capes en peaux de moutons qui dissimulaient leurs armes attachées autour de la taille; leurs visages étaient étranges, sévères. Leurs têtes découvertes, à l'exception d'un homme qui devait être le chef, laissaient apparaître leurs longs cheveux noirs en broussaille.

L'un d'eux avait engagé la conversation avec Nikos qui parlait de façon énergique. Thea ne comprit pas ce qu'ils désiraient mais peu à peu, elle réussit à saisir le sens de cette langue étrange où les termes albanais, turcs et grecs s'entremêlaient. Il était question de rançon et la jeune fille réalisa avec stupeur que les bandits avaient l'intention de les garder en otage.

Elle fit avancer son cheval tout près de Nikos et se rendit compte qu'il était en colère.

Le chef lança alors un ordre. Deux hommes surgirent et s'emparèrent des rênes de Mercure et d'Isten qui aussitôt se cabrèrent.

— Laissez nos chevaux tranquilles ! lança Nikos d'une voix sèche. Nous allons vous suivre, puisque nous n'avons pas le choix.

— Ce sont de bons chevaux ! dit le chef d'un ton moqueur. On va s'en occuper.

Nikos ne répondit pas mais Thea poussa un cri d'horreur. Comment pourrait-elle laisser de tels hommes s'emparer de Mercure ?

Elle regarda désespérément Nikos et vit la colère l'envahir. Cependant, il lui dit doucement

— Nous devons les suivre et tout ira bien, murmura-t-il en anglais afin de ne pas être compris des brigands.

— Comment est-ce possible ? demanda-t-elle terrorisée. Qu'allons-nous... devenir ? Je ne veux pas perdre... Mercure.

— Faites-moi confiance, lui dit Nikos. Je pressentais que quelque chose allait arriver.

Elle le savait sans défense car il ne possédait pas d'arme et il ne pouvait rien faire seul contre une douzaine de brigands, d'autant plus qu'elle était avec lui. Seul, il aurait pu en effet essayer de s'échapper mais avec Thea il ne voulait pas tenter l'impossible.

Le chef des brigands ouvrait la voie au milieu des arbres. La mort dans l'âme, Thea était en train de s'apercevoir qu'ils allaient à l'opposé de la maison de Nikos.

Ils commençaient à monter et durent ralentir le pas. Il y avait des pierres et les chevaux risquaient de déraiper.

Après une longue et pénible marche, ils arrivèrent enfin sur un plateau entouré de rochers. C'était la cachette idéale pour des brigands.

A leur arrivée, d'autres hommes, des femmes et des petits enfants sortirent des grottes. Les hommes étaient tous habillés de la même façon, des pistolets et des poignards à la ceinture. Certaines femmes portaient des jupes de paysannes aux couleurs éclatantes. Elles avaient toutes des écharpes vivement colorées, agrémentées de nombreux bijoux. Leurs énormes boucles d'oreilles, leurs bracelets ainsi qu'une multitude de colliers contrastaient avec la saleté de leurs vêtements en loques.

Elles s'attroupèrent autour de Thea, la dévisageant. « Quelle différence avec les Tziganes, si belles et si gracieuses », pensa-t-elle.

Le chef des bandits dit quelque chose à Nikos et celui-ci mit pied à terre, lentement. Puis il aida Thea à descendre de sa selle et, s'accrochant à lui, elle lui dit en anglais:

— Vous... vous n'allez pas me laisser?

— Non, bien sûr, répliqua-t-il.

Mais elle sentait qu'il était lui-même anxieux même s'il essayait de la rassurer.

Les hommes allaient s'emparer de Mercure. Nikos les arrêta d'une voix cassante puis s'empara du châle que Thea avait accroché à la selle et l'enroula autour de ses épaules. Elle apprécia la chaleur qu'il lui apportait car ils étaient parvenus à une altitude assez élevée et il commençait à faire frais. Elle savait d'ailleurs qu'il ferait plus froid encore lorsque la nuit tomberait.

« Comment... pouvons-nous... rester ici ? Que vont-ils faire de nous ? » se demanda-t-elle avec effroi.

Elle était terrorisée et sa main glissa dans celle de Nikos. Elle sentait ses doigts, chauds et forts, qui lui redonnaient confiance.

Ils étaient maintenant debout au milieu du plateau. Les brigands les entouraient, les dévisageant comme des bêtes sauvages. Puis le chef des brigands déclara :

— Toi le riche, dit-il en se tournant vers Nikos, nous voulons 10000 ducats pour toi, et 5 000 pour la femme ! Il fit une pause puis continua :

— Si vous essayez de vous échapper, ou si les soldats tentent de venir vous délivrer, nous vous tuerons ! Si nous n'avons pas l'argent, nous vous couperons chaque jour un doigt ou un orteil !

Thea allait pousser un cri d'horreur mais la présence de Nikos et sa main au creux de la sienne l'empêchèrent de le faire.

Elle savait qu'ils devaient rester dignes et elle ne devait surtout pas montrer sa peur aux brigands. C'est ainsi que son père aurait souhaité qu'elle se comportât. Et elle entendait sa mère lui dire : « Un membre de la famille royale ne dévoile jamais ses émotions en public, comme les gens ordinaires. » Mais, en même temps, elle se mit à trembler.

— Je vais envoyer une lettre à un ami qui donnera l'argent à votre messenger, dit Nikos. J'écirai la lettre dans votre langue, pour que vous vous rendiez compte que je n'essaye pas de vous abuser.

— Si tu triches, tu es un homme mort ! répondit violemment le chef sans que Nikos prête attention à ses menaces, cherchant dans ses poches de quoi écrire.

Le chef lança un ordre et un homme courut lui apporter un morceau de papier qui ressemblait plutôt à un parchemin sale, ainsi qu'un encrier et une plume d'oie. Nikos rédigea aussitôt sa missive. Thea le regardait écrire, espérant peut-être connaître enfin le nom du jeune homme. Mais celui-ci signa « Nikos », tout simplement.

La jeune fille redoutait de rester prisonnière ainsi plusieurs jours. Elle se rappela la menace qu'avait proférée le chef des brigands et faillit pousser un cri d'horreur. Elle parvint cependant à rester digne, aux côtés de Nikos.

Avant de donner la lettre au chef, il la lut à haute voix pour que tout le monde sache ce qu'il avait écrit. Puis il lut l'adresse et un jeune brigand s'avança pour lui arracher le papier des mains.

— J'espère que vous ferez vite, dit Nikos.

— Il va se dépêcher parce que j'ai besoin d'argent ! répliqua le brigand avant que le messenger n'ait eu le temps de répondre.

— Et maintenant, renchérit Nikos, il va bientôt faire froid et je vous serais reconnaissant, puisque nous sommes vos prisonniers, de nous traiter correctement et de nous laisser un endroit où nous serons seuls et pourrons nous détendre.

— Vous allez vous détendre, répondit le chef. La femme peut rester avec vous ! Thea crut alors que son cœur allait cesser de battre. Pendant que Nikos écrivait, elle s'était sentie observée par les jeunes bandits qui riaient et chuchotaient entre eux. Elle peu sait qu'ils disaient simplement des grossièretés ou qu'ils la comparaient peut-être à leurs propres femmes. Mais maintenant elle avait peur, horriblement peur ! Sa main chercha celle de Nikos et elle sentit qu'il était aussi inquiet qu'elle. Elle était tellement atterrée qu'elle songea à s'échapper à travers la forêt, espérant pouvoir se cacher quelque part. Mais elle réalisa que ce serait en vain. Les bandits la rattraperaient facilement. Ils la toucheraient, et tout son corps hurlerait d'horreur. « Mon Dieu... par pitié... aidez-nous ! » s'écria-t-elle tout haut.

Soudain, Nikos eut une idée et, visiblement, elle s'en rendit compte. Il reprit sa respiration et fit appel à une puissance que lui seul connaissait. Il parut alors devenir plus grand, plus autoritaire, presque tout-puissant. Elle ne comprenait pas ce qui se passait.

Comme ils étaient très proches l'un de l'autre, elle se doutait que quelque chose allait se produire et que Nikos la sauverait. Il regarda les brigands qui les entouraient. Puis il s'adressa au chef :

— Je voudrais vous raconter une histoire, et j'aimerais que vous l'écoutez tous avant que la nuit tombe. Rassemblez vos hommes et dites-leur de s'asseoir par terre.

Thea craignit un instant que le chef ne refuse. Elle voyait Nikos le

dévisager. De toute l'évidence, il souhaitait qu'il lui obéisse. Les deux hommes se regardèrent, le bandit avait un air provocant. Sans dire un mot, mais grâce à une force que Thea sentait naître en lui, Nikos avait gagné la bataille du silence.

Le brigand baissa les yeux avant lui, se retourna et s'adressa à ses compagnons en criant. Ils gesticulèrent, parlèrent entre eux, puis, docilement, ils s'approchèrent de leur chef et s'assirent à ses pieds. Nikos ne broncha pas. Il restait debout, les bras entourant les épaules de Thea. Les hommes, les femmes et les enfants s'accroupirent. Thea n'en croyait pas ses yeux.

Les rayons du soleil couchant caressaient le sommet des montagnes et transformaient la neige en or. Même les rochers avaient un éclat qui était tout à fait extraordinaire. Il y avait quelque chose d'irréel dans ce décor, dans ces grottes, dans ces rochers, et même dans cette terreur engendrée par les bandits. La situation était dramatique.

Thea leva les yeux vers le ciel et aperçut la première étoile, à peine visible. La présence de l'astre rassura la jeune fille qui sentait que sa puissance mystérieuse les protégerait, elle et Nikos. Et, alors que l'artiste restait immobile, comme en attente, le chef des bandits s'assit dans un silence de plomb.

Thea sentait la tension monter dans l'air.

Le chef des brigands dévisageait Nikos avec un mélange de haine et d'envie dans le regard. Ce dernier était tellement différent d'eux. Un jeune garçon ne cessait d'observer Thea qui réussit pourtant à rester digne.

Le bras de Nikos autour de son cou lui procurait un immense réconfort et elle se mit à prier de toute son âme :

« Mon Dieu, je vous en prie, sauvez-nous... je vous en prie ! »

— Je voudrais vous raconter une histoire, commença Nikos d'une voix grave et posée.

Il parlait la langue des brigands mais Thea parvenait à comprendre ses propos.

— J'ai épousé ma femme, qui est ici avec moi, lorsqu'elle avait quinze ans. Comme nous nous aimions éperdument, nous espérions avoir un enfant.

Son regard se posa un instant sur les enfants des brigands. Ils n'étaient pas très attirants mais paraissaient en bonne santé.

— Comme vous tous, continua Nikos, je voulais un fils, mais malheureusement nous n'avons pas eu de chance.

Il poussa un soupir et poursuivit:

— Les années passant, je commençais à avoir peur que mon nom ne disparaisse avec moi.

Thea remarquait que les brigands l'écoutaient avec une vive attention. Certains d'entre eux semblaient plutôt plus sympathiques qu'ils ne l'avaient été lorsque Nikos avait commencé son récit.

— Quelques années plus tard, désespéré, J'ai imploré Héja, qui vit sur la plus haute montagne de ce pays et nous gouverne tous comme vous le savez.

Thea avait entendu parler de Héja. C'était le roi de tous les dieux dans la montagne.

Elle comprit en regardant leurs visages que les brigands connaissaient Héja et le vénéraient.

— Un jour je suis allé à la Grande Cascade qui coule directement de Héja jusqu'à la plaine, apportant la vie et la fertilité à nos cultures, continua-t-il.

Un ou deux brigands murmurèrent, témoignant qu'ils connaissaient bien la Grande Cascade. Thea en avait également entendu parler sans savoir exactement dans quel royaume elle déversait ses eaux. Certes, presque tous les pays des Balkans possédaient des cascades mais celle-ci semblait plus importante que les autres.

— Puis j'ai fait un rêve et j'ai compris que Héja me parlait, dit Nikos en élevant la voix. Héja me dit alors que lorsque la lune serait pleine, si ma femme Thea se baignait nue dans la Grande Cascade, elle concevrait un enfant.

Un sentiment de surprise se dégageait du visage des bandits, et Thea elle-même était étonnée.

— Ma femme attend maintenant un enfant, déclara Nikos d'une manière pathétique; dans cinq mois je crois que j'aurai le fils dont j'ai tant besoin.

Il y eut un long silence et Nikos reprit, tonitruant :

— C'est le fils de Héja qu'elle porte ! Héja, roi de tous les dieux ! Si quelqu'un osait la toucher, l'insulter ou la souiller, il serait maudit !

Un silence inquiétant s'installa et plusieurs femmes se signèrent.

— Vous connaissez tous, dit Nikos, la vengeance des dieux, mais vous savez aussi qu'ils peuvent vous bénir et vous protéger. Vous avez été bénis parce que ma femme Thea est ici parmi vous. Laissez-la en paix, sinon Héja se vengera !

Quand il eut fini son discours, le soleil avait disparu à l'horizon et la lumière se fanait sur les sommets enneigés. Thea avait l'impression d'être dans l'obscurité.

Puis, comme s'il devait briser le silence, le chef se leva. Il donna un ordre et les brigands jetèrent d'épais bâtons enduits de goudron dans le feu qui se mit à grésiller en lançant des étincelles.

Nikos et Thea ne bougeaient pas et le chef des brigands s'exclama sur un ton bourru :

— Je vais vous montrer la grotte où vous attendrez que mon messager revienne.

— Merci, dit Nikos calmement.

Ils n'avaient fait que quelques pas lorsque les femmes se précipitèrent vers eux, portant ou traînant derrière elles leurs petits-enfants.

Elles s'agenouillèrent devant Thea.

— Bénissez-nous, imploraient-elles, donnez- nous la bénédiction de Héja.

Nikos les regarda un moment, bouche bée, puis dit doucement à Thea, en anglais:

— Posez vos mains sur leurs têtes et récitez une prière.

Elle était tellement terrorisée qu'elle n'osait rien faire, mais elle obéit. Elle toucha les enfants, récita une prière, une de celles que lui avait apprises sa mère et qu'elle récitait toujours à genoux.

— Que Dieu et les anges vous bénissent et vous protègent maintenant et tout au long de votre vie !

Elle bénit rapidement tous les enfants parce qu'ils n'étaient pas très nombreux. Puis les femmes l'implorèrent.

— J'ai perdu mes deux derniers bébés, dit l'une. Bénissez-moi et faites que le prochain soit fort et vigoureux.

Thea pensa que ce qu'elle était en train d'accomplir était un sacrilège. Elle regarda Nikos.

— Faites une prière pour qu'elle ait un fils. C'est tout ce qu'elle demande, dit-il calmement.

Thea posa alors ses mains sur la tête de la femme.

— Dieu vous bénisse, et vous donne le fils que vous attendez depuis longtemps. Faites qu'il soit fort, courageux et en même temps bon et miséricordieux.

Les femmes se penchèrent pour embrasser les pieds de Thea. Elle bénit ensuite les autres femmes jusqu'à ce que Nikos l'entraîne là où les

attendait Je chef des brigands.

En avançant, elle remarqua que le jeune garçon qui l'avait regardée avec un désir trouble avait disparu. Nikos avait gagné.

La grotte était sombre et plutôt effrayante. Toutefois une torche brûlait à l'extérieur pour qu'ils puissent y voir. Il y avait un tas de feuilles sèches contre le mur, le sol était recouvert de sable, et une légère odeur de chamois, ou peut-être de loup, flottait dans l'air. Mais plus rien n'avait d'importance puisque Thea était avec Nikos. Grâce à sa présence d'esprit, grâce à son courage, les bandits n'oseraient pas la toucher.

Puis, comme si elles voulaient montrer leur gratitude, ou peut-être leur déférence, les femmes s'activèrent pour ramasser les feuilles mortes qui s'entassaient sur le sol. Elles leur apportèrent deux couvertures déchirées ainsi qu'un oreiller qui ne paraissait pas très moelleux mais Thea savait qu'elles ne pouvaient pas faire mieux. Elle les remercia donc d'une voix un peu hésitante dans leur propre langue et Nikos en fit de même.

Comme il faisait nuit maintenant, les brigands se retirèrent mais avant de partir, le chef leur dit :

— Essayez de vous échapper et nous vous tuerons !

Cette menace semblait être, en fait, un moyen pour lui de se défendre de l'influence magnétique que Nikos avait exercée sur les brigands.

— Nous serons là lorsqu'il fera jour, répliqua Nikos.

Le brigand poussa un grognement et s'éloigna. Alors Thea se jeta dans les bras de Nikos en lui disant :

— Vous m'avez sauvée... vous avez été merveilleux ! Comment... pouvez-vous être aussi... malin ?

Il la serra dans ses bras et lui répondit tranquillement :

— Nous avons la vie sauve pour le moment, mais j'aimerais que vous vous couchiez et que vous vous reposiez.

Elle jeta un coup d'œil sur ce qui allait leur servir de lit.

Maintenant que le soleil avait disparu, la température avait énormément baissé. La neige n'était pas loin en effet car ils étaient montés très haut en altitude.

— Avec ce froid, je pense, ma chérie, que nous devrions dormir ensemble, dit Nikos non sans une pointe d'ironie.

— Vous... vous n'allez pas... me quitter? demanda Thea.

— Je ne me le permettrais pas, répliqua Nikos. Mais, si vous me serrez dans vos bras, vous aurez chaud, et vous vous sentirez beaucoup plus en sécurité.

Thea se dirigea vers le lit. Il était plus confortable qu'elle ne l'avait imaginé. Elle s'allongea contre la paroi de la grotte pour que Nikos soit du côté de la sortie.

Les couvertures étaient en fine laine de mouton des montagnes mais Thea avait conservé son châle de laine car elle redoutait le froid.

C'est seulement lorsque Nikos s'approcha d'elle qu'elle réalisa qu'il n'avait pas de veste; il avait prévu de rentrer de bonne heure dans sa petite maison chaude et douillette où, assis en face de la cheminée, ils auraient tous deux goûté des heures paisibles.

Il s'allongea à côté d'elle, passa son bras autour de son cou, et la jeune fille lui dit :

— J'ai peur... que vous ayez très froid.

— Je compte sur vous pour me réchauffer, répondit-il.

Il avait remonté les couvertures jusqu'à la taille et les tirait maintenant encore un peu plus haut. Thea lui recouvrit la poitrine avec son châle puis Nikos l'entoura de ses deux bras. Comme elle posait sa tête sur son épaule, elle se sentit submergée de bonheur. Sur ce point au moins, elle remerciait les brigands d'avoir favorisé pareille situation !

« Le plus important maintenant est d'être ensemble », pensa-t-elle.

— Oui, nous sommes tous les deux, dit

Nikos comme s'il lisait dans ses pensées. Vous ne devez pas avoir peur, ma chérie.

— Je pense que lorsque vous parliez tout à l'heure, les brigands vous ont cru, ajouta Thea, mais si j'avais dû mourir, au moins, j'aurais été avec vous !

— Nous n'allons certainement pas mourir, dit-il d'une voix grave. Nous allons vivre, mon trésor, et nous nous souviendrons de cette aventure que nous raconterons à nos enfants et à nos petits-enfants.

Timidement, Thea lui fit un petit sourire et le regarda. Elle le sentit embrasser ses cheveux et lui dire calmement :

— Accepteriez-vous de m'épouser, mon amour ?

Maintenant, je sais que je ne peux plus vivre sans vous. Thea ne répondit pas sur le moment. Que Nikos veuille l'épouser lui parut la chose la plus incroyable et la plus extraordinaire qui puisse lui arriver. Cependant, elle savait aussi que c'était impossible et qu'elle n'y serait jamais autorisée. Mais si elle l'épousait, il lui serait alors impossible de devenir la femme du roi Otho et elle n'appartiendrait plus jamais à la royauté. Son père serait furieux. Et si elle se mariait légalement, il ne pourrait rien faire.

Elle se souvint qu'une de ses cousines éloignées, la plus jeune fille du roi de Tek, avait connu la même aventure que celle qui l'avait conduite auprès de Nikos. La jeune fille s'était enfuie avec un aide de camp de son père, et personne n'avait plus jamais entendu parler d'elle. Mais le roi l'avait dépossédée de tous ses biens et son nom avait été effacé de la haute hiérarchie royale. Thea se demandait si une telle sanction la frapperait elle aussi. Car si elle devait choisir, elle préférerait sans aucune hésitation la passion avec Nikos à la tristesse royale du roi Otho. Tous deux étaient en parfaite harmonie comme les notes de deux violons. Ils n'allaient pas l'un sans l'autre. Mais elle songea soudain que si elle épousait Nikos, elle ne devrait jamais retourner au palais. Et si les soldats ne la retrouvaient pas, on la croirait morte. En revanche, s'ils parvenaient à la retrouver et qu'elle ait épousé Nikos, personne ne pourrait plus rien faire contre cela. Alors, bien sûr, elle ne serait plus jamais la princesse Sydel.

Elle sentait battre le cœur de Nikos et releva la tête pour le regarder. Elle parvenait à le voir distinctement grâce à la lumière de la torche qui se consumait au dehors.

— Je vous... aime ! dit-elle.

— Cela veut-il dire que vous m'épouseriez ?

— Je ne peux rien imaginer de plus merveilleux... que de devenir votre femme !

Elle se rendit compte alors qu'il était terriblement crispé, redoutant sa réponse.

Maintenant, leurs corps semblaient n'être plus qu'un, et il la serrait si fort qu'elle pouvait à peine respirer. Puis il dit :

— C'est ce que je voulais vous entendre dire, et je vous jure, ma tendre petite déesse, que je vous rendrai heureuse.

— Je vous aime ! répéta Thea. Toutes mes pensées se dirigent vers vous... et votre amour.

— C'est tout ce que je souhaitais, dit Nikos, et nous nous marierons dès que nous serons libres.

Thea eut un léger frisson.

— Vous croyez... qu'ils ne nous feront pas de mal ?

— Non, s'ils reçoivent l'argent qu'ils ont demandé.

— Et, est-ce que cela va être possible ?

Elle avait horriblement peur qu'il lui dise qu'il ne possédait pas une telle somme d'argent, mais il lui répondit :

— N'y pensez plus, pensez seulement que très bientôt, je pourrai vous faire l'amour, comme je le souhaite si vivement.

Elle voulait qu'il l'embrasse, elle désirait retrouver le ravissement et l'enchantement qu'il lui avait procurés la veille, quand, sottement, elle avait eu peur et l'avait repoussé.

— Lorsque nous serons mariés, dit Nikos comme s'il suivait ses propres pensées, je vous ferai tout découvrir de l'amour, ma douce sirène. Mais maintenant vous devez être sage avec moi.

— Sage ? demanda Thea.

— Vous savez que je n'ose pas vous embrasser.

— Mais... pourquoi ?

Elle releva légèrement la tête, sentant les lèvres du jeune homme très proches des siennes. Elle désirait désespérément goûter ses baisers. Les bras de Nikos se resserraient violemment autour d'elle.

— La nuit dernière, dit-il, je vous ai terrifiée, et je me suis rendu compte que c'était stupide de ma part.

Il reprit sa respiration avant de continuer

— Vous ne pouvez pas imaginer comme vous étiez belle lorsque je suis entré dans votre chambre, avec vos cheveux éblouissants tombant sur

vos épaules, vos yeux verts comme des émeraudes à la lumière des chandelles.

Sa façon de parler la fit trembler et Nikos, s'en rendant compte, lui dit :

— Nous avons tous les deux du sang hongrois, nous sommes le fruit du soleil. Nos passions se consomment férocement et avec insistance, comme la chaleur du soleil !

Sa façon de parler le rendait plus attirant et Thea se rapprocha un peu plus de lui.

— Mon tendre amour, mon désir pour vous devient insupportable, incontrôlable. Je veux vous embrasser de la tête jusqu'au bout de votre plus petit orteil ! s'exclama le jeune homme.

Il y avait quelque chose de déchaîné dans sa voix. Elle rappela à Thea la musique tzigane et elle sentit une petite flamme lui brûler le cœur et monter jusqu'à ses lèvres.

— Puisque je vous vénère et vous adore comme ma femme, continua Nikos, vous ne m'appartiendrez que lorsque nous recevrons la bénédiction de l'Église et serons unis à Dieu par un lien qu'aucun homme ne pourra briser.

Thea fut très émue en entendant ces paroles.

Elle sentait son amour l'imprégner de toutes parts et son cœur battre avec frénésie contre le sien.

— J'aimerais... beaucoup... que vous m'embrassiez, lui demanda-t-elle timidement.

— Vous ne devez pas m'exposer à la tentation !

— La... tentation ?

— Vous ne comprenez pas, lui dit-il surpris. J'adore votre innocence et votre ignorance des choses de l'amour, mais je suis aussi un homme, Thea !

« Un héros, un homme merveilleux », pensa-t-elle.

Qui d'autre aurait montré un tel courage à l'égard des bandits qui les avaient assaillis ? Qui aurait pu les envoûter comme il l'avait fait, la sauver de l'horreur et de la dégradation à laquelle elle était vouée ?

— Vous êtes absolument... merveilleux ! dit-elle, tellement

merveilleux que... j'ai peur de paraître insignifiante.

Elle pensait aux journées monotones et peu mouvementées qu'elle avait vécues au palais. Les conversations des courtisans étaient si ennuyeuses qu'elle avait cessé de les écouter. Au contraire, avec Nikos, tout n'était que joie, envoûtement, exaltation, délice !

Maintenant, blottie au creux de ses bras, elle ne redoutait plus les menaces des brigands. Nikos la protégeait et il semblait détenir un étrange pouvoir sur eux.

— Ce qu'il faut faire maintenant, lui dit-il, c'est essayer de dormir. Demain, lorsque la rançon aura été payée, nous rentrerons à la maison et préparerons notre mariage.

Elle savait qu'il la regardait et puisqu'elle l'aimait, elle devait faire ce qu'il lui demandait. Elle considéra avec horreur ce qui aurait pu se passer si elle avait été seule face aux bandits. Ils l'auraient sûrement faite prisonnière, peut-être seulement pour s'emparer de Mercure. Et qu'aurait fait le jeune brigand qui ne l'avait pas quittée des yeux ? Elle n'osait y penser. Si Nikos n'avait pas été là pour la sauver, que serait-elle devenue ? Son corps tout entier frissonnait.

— N'y pensez plus ! lui dit Nikos. Ne pensez plus à rien, les étoiles nous protègent.

— Et Héja ? demanda-t-elle.

— C'est le roi de tous les dieux qui demeurent dans les montagnes, répliqua Nikos. Qui donc le connaît mieux que vous ?

Il la taquinait et elle se mit à rire.

— De la façon dont vous en avez parlé, je crois en lui aveuglément, comme les brigands. Comment peuvent-ils vivre ici et ignorer le dieu qui les protège ?

— Ils sont en fait très superstitieux, lui expliqua Nikos.

— Je m'en suis rendu compte, dit-elle, et je sais... maintenant que nous avons eu... beaucoup de chance !

— Beaucoup de chance bien sûr ! dit-il calmement. Maintenant, mon amour, nous devons dormir.

— Je vais essayer, répliqua-t-elle, mais je suis tellement émue d'être si proche de vous.

— Je le suis tant, moi aussi !

La passion qu'il lui vouait faisait vibrer sa voix. Comme s'il parvenait à se contrôler, il lui dit avec un effort surhumain :

— Il faut dormir maintenant.

Thea se mit à prier. Puis, comme les émotions de la nuit précédente et ce qui s'était passé dans la journée l'avaient épuisée, elle parvint petit à petit à se détendre. Nikos l'entendait respirer d'une façon régulière. Dehors, la torche s'était totalement consumée. Nikos distinguait par la petite ouverture les rochers que la lune transformait en argent.

Il apercevait quelques étoiles qui scintillaient dans le ciel comme des diamants. Elles les protégeaient et veilleraient sur Thea. Elle était tellement belle. Qu'il ait rencontré la seule femme au monde qui fût en admiration devant lui était une chose incroyable. Il était parfaitement conscient que c'était presque inimaginable, miraculeux.

Tout au long de sa vie, il avait cru en une puissance qui l'avait toujours aidé et aujourd'hui, il lui avait fait appel, sachant trop quelles étaient les intentions des brigands. En effet, les femmes, à leurs yeux, ne leur servaient qu'à faire des enfants et à passer des moments agréables. Thea avait entendu parler de jeunes paysannes qui disparaissaient, enlevées par des brigands. C'était peut-être des histoires, mais Nikos savait que des jeunes filles ou des femmes étaient emmenées dans les montagnes et brutalisées. Elles devenaient à moitié folles de peur. Quelquefois, elles se jetaient du haut d'une montagne quand ce n'était pas les brigands qui les précipitaient dans un gouffre. Seules quelques-unes survivaient, leur faisant à manger et soignant leurs blessures. Mais elles étaient traitées avec moins d'égards que les chevaux qui leur étaient indispensables.

Il savait que le fait d'avoir réussi à sauver Thea d'un tel sort tenait du miracle. Dieu en qui il croyait et qui ne l'avait jamais trahi devait sûrement y être pour beaucoup.

Maintenant, il avait rencontré Thea et c'était ce qui lui importait le plus. Son amour pour elle était d'une force et d'une violence qu'il n'aurait jamais imaginé. Elle était apparue dans sa vie comme une étoile qui jaillit dans le ciel. Il fit le serment de ne jamais la quitter ou de ne jamais la laisser partir. « Elle m'appartient ! » se dit-il avec la même férocité qu'il aurait employée au cours d'un combat dont elle aurait été l'enjeu.

Thea fut réveillée par des voix qui venaient de l'extérieur. Elle s'étira et reprit ses esprits lorsqu'un coup de feu éclata. Elle ouvrit alors les yeux. Au même moment, Nikos se dégagea de ses bras et se leva.

— Que... se... passe-t-il ? demanda Thea terrorisée.

Nikos se redressa mais la grotte était à peine assez haute pour qu'il puisse se tenir debout.

Dehors, le bruit devenait plus intense. Grâce à la petite ouverture, Thea parvenait à percevoir la lumière de l'aube et la couleur du ciel.

Sans perdre son sang-froid, Nikos se dirigea jusqu'à l'entrée de la grotte et essaya de voir ce qui se passait. D'autres coups de feu éclatèrent et le bruit des détonations devint assourdissant.

Thea s'était assise.

— J'ai... j'ai peur... Oh, Nikos... que... se passe-t-il ?

Il se retourna vers elle et lui dit :

— Ne bougez pas ! Restez où vous êtes, et ne regardez pas dehors, vous avez compris ?

La jeune fille essaya de reprendre ses esprits et de comprendre ce qui se passait quand elle le vit avancer et disparaître. Inconsciemment, elle poussa un cri de terreur mais il était trop tard pour l'arrêter. Elle avait horriblement peur que les brigands le tuent.

« Si les brigands le tuent, supposa-t-elle, que vais-je devenir ? »

Elle voulait le suivre, être certaine que s'il mourait, elle mourrait également. Puis le calme revint, et la voix de Nikos lui parvint assez nettement.

— Que peut-il bien se passer ? se demanda-t-elle.

Comme elle ne savait ce qu'elle pouvait faire d'autre, elle se mit à prier.

« Par pitié, Seigneur... ne les laissez pas lui faire de mal, par pitié... mon Dieu, épargnez-le... je ne peux pas le perdre maintenant... pitié, mon Dieu... pitié ! »

Elle ferma les yeux, redoutant le pire. Enfin, après une éternité, elle

entendit quelqu'un venir. Elle ouvrit les yeux ; une silhouette se découpait devant elle et elle comprit que c'était Nikos. Elle poussa un cri de soulagement et de joie. Il se pencha vers elle et la souleva du lit dans lequel ils avaient dormi. Thea était livide et la peur l'avait transformée.

— Tout va bien, mon amour, lui chuchota-t-il. Tout est terminé et nous pouvons maintenant rentrer à la maison.

— Que... que s'est-il... passé ? balbutia-t-elle.

Pour toute réponse, il l'emmena vers la sortie de la grotte.

A son grand étonnement, il y avait des soldats partout, en nombre considérable. Ils étaient très élégants dans leurs vestes rouges, contrairement aux brigands qui paraissaient maintenant encore plus hideux et plus inquiétants que la nuit dernière.

On obligea toute la bande à descendre le sentier qu'ils avaient emprunté la veille avec Nikos et Thea. Aucun ne protestait. Thea était certaine qu'ils avaient tiré sur les soldats et que ceux-ci avaient riposté. Quatre brigands étaient blessés. Certains étaient assis, d'autres allongés sur le plateau et du sang se répandait sur leurs jambes, leurs mains et leurs bras.

Soudain, Thea resta interloquée. Dans un transport de joie, elle aperçut deux soldats conduisant Mercure et Isten.

— Mercure est... vivant ! murmura-t-elle.

— Et vous aussi, ma chérie ! répliqua Nikos.

Il l'aida à sortir de la grotte et à monter sur le plateau. Elle se précipita alors vers Mercure et comme à son approche il reniflait, elle demanda : — Vous pensez qu'ils lui ont fait du mal ?

Nikos posa la même question aux soldats qui hochèrent la tête et répondirent :

— Seules les selles ont été abîmées.

Thea regarda sa selle et constata que le cuir avait été tailladé ; elle supposa que les brigands avaient voulu voir ce qu'il y avait à l'intérieur.

— Ils cherchaient de l'argent, lui expliqua Nikos, mais je pense qu'elle pourra vous ramener à la maison ! Il la souleva et l'aida à s'asseoir sur

sa selle.

Elle caressait Mercure, ravie qu'il ne soit pas blessé. Elle savait quels auraient été sa douleur et son chagrin s'il avait été tué.

Elle se demanda comment les soldats avaient pu savoir où ils étaient tenus prisonniers. Elle supposa que c'était le message de la demande de rançon qui les avait renseignés. Nikos lui expliquerait bientôt tout cela.

Les brigands avaient disparu au pied du sentier.

Maintenant, elle voyait un officier saluer Nikos, puis descendre en toute hâte derrière ses hommes et leurs prisonniers.

Nikos revint à ses côtés. Il enfourcha Isten et remercia le soldat qui le retenait. Puis il regarda Thea, sourit et lui dit :

— Maintenant, nous pouvons rentrer à la maison.

Il y avait quelque chose dans sa voix qui traduisait tout ce que Thea ressentait... La petite maison serait leur demeure, elle y vivrait et serait son épouse. Ses yeux se posèrent sur ses lèvres et elle eut l'impression qu'il l'embrassait.

Puis, avec une voix qui ressemblait au chant des oiseaux, elle dit :

— C'est... absolument... merveilleux, extraordinaire !

Après qu'ils eurent chevauché un petit moment, Thea s'arrêta.

— Deux soldats nous suivent ! dit-elle à Nikos d'un ton inquiet.

— Je sais, répondit-il. L'officier a insisté pour qu'ils nous raccompagnent à la maison, et j'ai également obtenu qu'ils s'occupent de réparer nos selles.

Il parlait avec une légèreté dans la voix, mais Thea sentit qu'il était content qu'ils soient là. Ils seraient ainsi protégés de tous les dangers jusqu'à leur retour à la petite maison. Les bandits qui avaient été une menace depuis si longtemps dans les montagnes avaient enfin été capturés. Elle savait que cela ferait très plaisir à son père. Elle se rappela alors qu'elle ne pourrait pas lui en faire part. A cause de la peur et du choc engendrés par les coups de feu, elle avait oublié qu'elle avait promis d'épouser Nikos la nuit dernière. Maintenant, l'idée de devenir sa femme filtrait en elle comme les rayons du soleil à travers les arbres. Alors, une fois de plus, elle considéra le prix d'une telle décision. Elle se mit à trembler en pensant à la colère de son père.

Sans aucun doute, il lui serait très difficile d'expliquer au roi Otho ce qui se serait passé. Mais maintenant elle savait que quelle que soit l'opinion des gens sur le « devoir », l'amour était plus fort que tout. Elle aimait Nikos, elle l'aimait de toutes ses forces et le quitter pour vivre sans lui serait un enfer doré.

Ils poursuivirent leur course tranquillement jusqu'à ce qu'ils aperçoivent enfin la petite maison. Le soleil transformait les fenêtres en petits carrés d'or et adressait à la jeune fille un message de bienvenue : elle était de retour et savait qu'elle resterait là, pour toujours.

Ils pénétrèrent dans l'enclos derrière la maison, et, comme Valou venait à leur rencontre, Nikos dit :

— Allez dans la maison, mon amour. Je vais simplement donner quelques consignes aux soldats pour les chevaux et les selles, et je viens vous rejoindre.

Ayant l'impression que Nikos ne voulait pas dire à Valou qu'ils avaient été capturés par les brigands, elle fit ce que le jeune homme lui avait demandé et monta dans sa chambre.

En redécouvrant la beauté de la pièce et les couleurs chatoyantes qui enveloppaient le lit, elle réalisa combien le décor était très différent de l'endroit où elle avait passé la nuit précédente. Toute sa vie, elle se souviendrait de la joie et du réconfort d'être si proche de Nikos et des paroles merveilleuses qu'il lui avait dites.

— Je l'aime... mon Dieu, comme je l'aime !

Elle se lava les mains, enfila l'autre chemise qu'elle avait emportée et descendit en toute hâte l'escalier. Comme elle s'y attendait, le petit déjeuner était servi sur la terrasse et Nikos l'attendait. Il se leva et elle discerna dans son regard l'amour et la joie qui le transfiguraient. Parce qu'elle voulait être sûre qu'elle n'était pas en train de rêver et qu'il était bien là, elle lui tendit les mains qu'il approcha toutes les deux de ses lèvres.

— Nous sommes... sains et saufs et... nous sommes... à la maison ! répliqua-t-il, et je ne permettrai plus jamais qu'il vous arrive une chose aussi horrible !

Sa voix était tendre et elle murmurait doucement des mots d'amour. Troublée, Thea s'assit et se laissa aller à contempler le paysage qui s'offrait à elle, alors que Geza leur servait un café brûlant.

Ils mangèrent tout d'abord en silence parce qu'ils étaient tous deux affamés. Puis Nikos s'enfonça dans sa chaise et commença à parler :

— J'ai quelque chose à vous dire.

Thea le regarda craintivement. Il était soudain devenu très sérieux et elle eut peur qu'il se passe quelque chose d'anormal.

— Il n'y a rien de grave, lui dit-il d'une manière rassurante. En fait, c'est tout à fait le contraire.

Thea retenait sa respiration.

— Je... je pensais... que vous aviez peut-être changé d'avis, dit-elle avec une toute petite voix.

— Concernant mon désir de vous épouser ? demanda Nikos. Je vous jure que cela n'arrivera jamais, du moins pas avant que les étoiles ne tombent du ciel et que les océans ne soient complètement asséchés.

Le sourire qu'elle lui offrit était imprégné d'une joie profonde.

— Ce que je veux vous dire concerne notre mariage, dit-il.

Thea attendait, impatiente, pensant qu'elle devait maintenant lui dire qui elle était réellement. Mais elle avait peur qu'il refuse de l'épouser en apprenant la vérité.

Elle commença alors à chercher un nom qu'elle pourrait lui fournir et qui ne la trahirait pas ; elle savait que si elle en inventait un, son mariage pouvait être illégal. Puis elle se souvint que son père possédait un grand nombre de titres. Il y avait peu de chances pour que Nikos les connût tous. Elle était sûre que si elle en choisissait un que son père n'avait jamais utilisé, même en voyageant incognito, elle était sauvée.

— J'étais en train de penser, mon amour, qu'une fois mariés, et j'ai l'intention que ce soit aujourd'hui, ce jour reste mémorable durant toute notre vie, reprit Nikos.

— Le jour le plus... merveilleux... que je puisse imaginer, répliqua Thea.

— Pour moi, ce sera un jour de gloire également !

Il se leva et lui prit la main. Puis il ajouta :

— Je pense que de longues confessions sur notre passé gâcheraient le miracle de notre rencontre.

Thea leva la tête et le regarda d'un air perplexe.

— Le plus important est notre avenir, maintenant, continua-t-il, et lorsque nous serons unis, nous ne devons penser qu'à notre amour et à rien d'autre.

La main de Thea s'accrocha à lui et elle lui dit :

— Vous voulez dire... que nous n'avons pas besoin... d'expliquer clairement... qui nous sommes pour le moment ?

— Nous aurons le temps, dit Nikos, lorsque vous serez ma femme ; car je vous ai parlé de quelque chose de beaucoup plus important, quelque chose, ma chérie, qui s'appelle l'amour !

Sa façon de parler lui procura le même ravissement que lorsqu'elle avait écouté, la veille, le voïvode jouer du violon.

— Je pense que c'est une idée... merveilleuse, dit-elle, mais si l'on se marie simplement sous les noms de Nikos et Thea, cela sera-t-il légal ?

— Je vous promets, répliqua Nikos, que je veux que nous soyons unis par un lien légal et spirituel que rien ni personne ne pourra détruire !

C'était exactement ce que Thea voulait qu'il lui dise et, en même temps, c'était un très grand soulagement de ne pas avoir à lui expliquer qui elle était et pourquoi elle fuyait. Elle pensa qu'une fois de plus Nikos lisait dans ses pensées et, sans le lui dire, il savait qu'il y avait quelque chose qui la terrorisait. Ils possédaient cette étrange faculté de se connaître l'un l'autre. Il savait d'avance non seulement ce qu'elle ressentait mais le contenu de ses pensées. Rien, pensa-t-elle, ne pourrait la combler davantage que de devenir son épouse. Son visage se mit à rayonner et elle demanda :

— Quand... nous marierons-nous ?

— Cet après-midi, répondit-il, lorsque les rayons du soleil seront moins agressifs. Mais auparavant, mon amour, je veux que vous vous reposiez.

— Je voudrais... rester avec vous.

— J'ai beaucoup à faire, dit-il gentiment. Comme la nuit dernière a été très pénible, je voudrais également me reposer.

Il l'admira un long moment puis lui déclara :

— Je penserai à vous, vous aimerai et compterai chaque seconde jusqu'à ce que vous m'apparteniez.

En prononçant ces mots, il apercevait une petite flamme dans les yeux de sa bien-aimée dont les pommettes devinrent toutes roses.

— J'adore vous regarder lorsque vous rougissez et que vous paraissez toute timide ! Je ne pense pas qu'il existe au monde un être humain plus séduisant et plus attirant que vous. Mais vous n'êtes pas un être humain comme les autres, dit-il, et moi non plus ! Nous appartenons aux dieux, à Héja qui nous a sauvés la nuit dernière, et je sais qu'il nous protégera aujourd'hui.

Il porta alors la main de Thea à ses lèvres et l'embrassa délicatement.

Rentrée à la maison, et, alors qu'elle enlevait sa jupe d'amazone, elle réalisa qu'elle n'avait pas de robe à se mettre pour se marier. Elle pensa à toutes les magnifiques toilettes qui emplissaient son armoire au palais, souhaitant vivement que Nikos puisse la voir habillée somptueusement un jour prochain. Puis, avec détermination — elle ne voulait avoir aucun regret —, elle se dit que cela n'avait aucune importance. Il l'aimerait en dépit de ses parures comme elle-même l'aimerait. Elle se glissa donc dans le lit douillet : les oiseaux et les petits écureuils qui le décoraient accueillèrent joyeusement son retour.

Elle posa sa tête sur l'oreiller, très fatiguée. Il s'était passé tellement de choses ! Elle ferma les yeux et essaya de se concentrer uniquement sur la musique des Tziganes et le son de la voix de Nikos lorsqu'il avait demandé de l'épouser.

« Ce soir, murmura-t-elle, je serai... sa femme ! »

La lumière éblouissante du soleil dansait dans la chambre lorsqu'elle s'endormit.

La femme de Valou qui était montée préparer le bain réveilla Thea. Le parfum du jasmin emplissait toute la pièce.

— Quelle heure est-il ? demanda la jeune fille en s'asseyant dans son lit.

— Presque quatre heures, charmante demoiselle, répondit la femme, et le maître m'a demandé que je vous apporte à manger.

Elle déposa un plateau à côté du lit : il y avait un bol de soupe, des fruits et un gâteau qui paraissait moelleux comme du duvet.

Thea se mit à manger lorsque la femme de Valou revint, portant quelque chose au bras.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Le maître m'a annoncé, répliqua la femme, que vous alliez vous marier, et nous sommes tous très heureux ! Notre maître ne sera plus seul. Le maître a dit, continua-t-elle, que vous n'aviez rien à vous mettre pour votre mariage. Chère demoiselle, voici la robe que j'ai faite pour ma fille qui se marie l'année prochaine.

Thea constata avec stupeur qu'il s'agissait d'une splendide robe de mariée, bel exemple de la magnificence de l'artisanat local, tout comme le lit dans lequel elle se trouvait. C'était une robe blanche soigneusement brodée de minuscules fleurs de toutes les couleurs. Les

manches, des épaules aux poignets, et le tour du cou n'étaient qu'une profusion de petits bourgeons qui s'épanouissaient dans les prairies et les bois. Elle était magnifique et très différente de toutes celles qu'elle avait vues jusqu'alors.

— Elle est superbe ! s'exclama-t-elle. Mais que va dire votre fille si je la porte ?

— Elle en sera très honorée, chère demoiselle.

Thea ne perdit pas plus de temps, se leva et alla prendre son bain. Puis, la femme de Valou l'aida à enfiler la robe. Elle avait été faite pour une jeune fille qui n'avait pas encore seize ans, aussi elle lui allait à ravir. Tout en se regardant dans le miroir, elle savait que Nikos la trouverait ravissante. Il voulait, pensa-t-elle, qu'elle soit magnifique le jour de son mariage, ce qui était bien la moindre des choses pour une union gouvernée par autant de passion.

Elle coiffa ensuite ses cheveux et la femme de Valou lui apporta une couronne agrémentée de fleurs naturelles et d'un petit voile de tulle qui retombait dans le dos.

Une fois prête, elle remercia la femme de Valou et, presque inconsciemment, descendit l'escalier en courant.

Nikos l'attendait dans le salon. Lorsqu'elle entra, elle poussa un petit cri de surprise. Le jeune homme était transformé, habillé d'une façon très classique qu'elle ne lui connaissait pas.

Sa cravate était minutieusement nouée et le seul détail peu conventionnel qu'elle remarqua fut une large ceinture rouge qui ressortait sous son habit à longues basques étroites.

Cela lui donnait quelque peu l'allure d'un libertin et Thea s'exclama :

— Vous êtes... très élégant !

— Vous êtes, vous aussi, exactement comme je le souhaitais, dit-il. Une vraie déesse des montagnes, la reine de mon cœur !

C'était bien là le titre qu'elle souhaitait porter puisque Nikos était lui-même le roi de son cœur. Elle s'avança vers lui, pensant qu'il allait l'embrasser. Mais il posa ses mains sur ses épaules et lui dit d'une voix grave:

— Etes-vous parfaitement certaine, mon amour, que vous ne regretterez jamais de m'avoir épousé ?

— Comment le pourrais-je ? C'est ce que... je souhaite le plus au monde !

— Je vous offre une dernière chance de vous échapper, dit-il. Mais en même temps, si vous essayiez, je crois que je vous arrêteraï car je ne peux pas vous laisser partir !

— Je désire rester ici, avec vous... pour toujours, ajouta Thea, vous aimer et vous chérir jusqu'à la fin de mes jours pour que vous ne vous lassiez jamais de moi.

— Ce serait impossible, répondit-il. Maintenant, nous devons y aller.

Il la conduisit alors vers la porte. Dehors, seul Isten attendait. Il avait une nouvelle selle et son harnais avait été décoré avec des fleurs.

Valou eut un large sourire lorsqu'il les vit. Nikos souleva Thea dans ses bras et l'assit sur la selle. Puis il monta derrière elle et, s'emparant des rênes, chevaucha vers la forêt. Thea était aux anges. Les bras de Nikos l'enveloppaient, il était tout contre elle, ses lèvres très proches des siennes. Elle pensait qu'aucun autre homme n'était aussi beau et, en même temps, aussi autoritaire que lui. Il la regardait exactement comme lorsqu'il avait demandé aux brigands de l'écouter.

Elle avait peur que son émotion ne l'empêche de parler, mais elle parvint à lui demander :

— Où... allons-nous ?

— Nous marier dans une petite église assez étrange, répondit-il, et j'espère que vous l'aimerez autant que moi.

— Elle se trouve dans la forêt ? demanda Thea.

— Absolument, rétorqua Nikos, et le prêtre est un très vieil homme que j'ai toujours connu. On lui avait proposé un évêché, mais il aimait tellement la forêt et les animaux qui vivent au milieu des bois qu'il est venu ici prier pour eux, et pour toutes les personnes qui n'ont pas la foi.

Pendant qu'il parlait, ils avançaient lentement en suivant un sentier très étroit. Le soleil qui brillait à travers les sapins renvoyait des ombres qui dessinaient des motifs étranges sur le chemin. Comme toujours lorsqu'elle se trouvait dans une forêt, Thea avait l'impression que des esprits l'habitaient : les farfadets creusaient la terre et les dieux les observaient au-dessus de leurs têtes, dans la montagne. Elle avait rencontré Nikos dans la forêt après l'avoir cherché pendant des

siècles et le fait de se marier ici, au milieu des bois, ajoutait encore à la magie de son rêve devenu réalité.

— C'est ce que je pense également, lui souffla Nikos.

Ils se mirent à rire car une fois de plus, ils savaient qu'ils ressentait la même chose. Puis Thea distingua en face d'elle l'église et elle comprit alors pourquoi Nikos avait dit qu'elle ne ressemblait en rien aux autres églises qu'elle avait connues. Noyée dans la verdure du sous-bois, elle était faite de rondins. En se rapprochant, elle se rendit compte qu'il n'y avait pas de carreaux aux fenêtres. L'église était presque entièrement recouverte de plantes grimpantes et des petits oiseaux de toutes sortes venaient s'y nicher. Il y avait également des dizaines de petits écureuils rouges. Des lapins et des lièvres folâtraient.

Nikos fit stopper Isten. Un jeune garçon sortit de l'église pour s'emparer de la bride.

— Maintenant, mon amour, notre nouvelle vie commence !

Il lui offrit son bras et ils montèrent les marches en bois de l'église. Elle était déserte mis à part le prêtre qui était debout derrière un autel aux couleurs étincelantes et magnifiquement sculpté. En remontant la petite nef, Thea surprit le léger mouvement des oiseaux et des animaux; elle savait qu'ils n'avaient pas peur car ils sentaient qu'elle les aimait. Ils bénissaient leur mariage à leur manière.

Lorsqu'ils arrivèrent en face du prêtre, celui-ci prononça les merveilleuses paroles qui ouvrirent la cérémonie.

Bientôt Nikos prêta serment d'une voix grave, et Thea en connaissait le sens profond. Elle savait également à quel point il l'aimait. Lorsqu'il lui passa la bague au doigt, elle était consciente que ce n'était pas une bague ordinaire. C'était une chevalière qu'il avait retirée de sa propre main. Elle pensait que plus tard il lui offrirait une véritable alliance. Elle savait que cette bague, bénie par le prêtre, serait toujours son trésor le plus précieux.

Ils s'agenouillèrent alors pour recevoir la bénédiction et Thea sentit toute la profondeur du silence envelopper l'église. En même temps, tous deux étaient protégés par une lumière qui n'émanait pas du soleil couchant mais du paradis.

Lorsque la cérémonie s'acheva, Nikos l'accompagna au-dehors et ils laissèrent le vieux prêtre agenouillé devant l'autel.

Thea était certaine qu'il était en train de prier pour qu'ils soient heureux et ne soient jamais séparés.

Isten les attendait. Nikos donna une pièce d'or au garçon qui s'en était occupé et celui-ci se mit à sauter de joie.

— Bonne chance ! Dieu vous bénisse ! leur cria-t-il comme les deux époux s'éloignaient.

Il y avait quelque chose de très touchant dans sa voix si jeune. Thea pensa qu'un jour, peut-être, ce serait leur fils qui leur offrirait de telles paroles. Elle se mit à rougir à cette idée et, machinalement, posa sa tête sur l'épaule de Nikos qui lui dit :

— C'est un étrange mariage, ma chérie, mais maintenant nous sommes unis pour l'éternité !

Son amour était si fort qu'elle ne trouvait pas les mots pour le lui dire. Comme s'il avait compris et était pressé de rentrer à la maison, il fit avancer Isten plus rapidement.

Le soleil disparaissait derrière l'horizon lorsqu'ils arrivèrent chez eux. Les tons dorés et cramoisis du ciel se reflétaient contre les fenêtres et ceci faisait également partie de la beauté qui enveloppait le monde.

Valou vint s'occuper d'Isten lorsqu'ils entrèrent dans la maison et se dirigèrent vers le salon. Une bûche se consumait dans la cheminée. Il y avait maintenant d'énormes vases remplis de fleurs. Nikos referma la porte puis, avant que Thea n'ait eu le temps de réaliser ce qui lui arrivait, elle se retrouva blottie au creux de ses bras.

— Tu es ma femme ! soupira-t-il calmement.

Puis ses lèvres se posèrent sur les siennes.

L'enchantement qu'elle avait découvert auparavant la transportait à nouveau et sa force sembla la soulever vers les cieux. Ses baisers se faisaient pressants et exigeants mais, en même temps, ils renfermaient quelque chose de spirituel. Elle repensa à la magnificence de la cérémonie religieuse dans la petite église perdue au creux des bois alors qu'il l'embrassait comme si elle lui appartenait. C'était une sorte de vénération et elle ressentait la même chose à son égard. Elle ne l'aimait pas seulement parce qu'il avait conquis son cœur, mais parce qu'elle admirait ce qu'il avait de pur et de noble et savait maintenant qu'il était également bienveillant. Ce mot lui semblait pourtant étrange mais aucun autre ne vint à son esprit pour le qualifier.

Nikos l'embrassa jusqu'à ce qu'ils soient hors d'haleine.

Alors, comme le soleil disparaissait et que le crépuscule s'installait, il lui dit :

— Allons manger, ma bien-aimée. Il y a une surprise qui nous attend.

Ils entrèrent dans la salle à manger qui était inondée de fleurs blanches. La table était merveilleusement dressée, mais personne n'était là pour les accueillir.

En regardant le buffet, Thea réalisa que la femme de Valou avait dû passer la journée à préparer le repas.

— Comment allons-nous faire pour manger tout cela ? demanda-t-elle en riant.

— Valou et sa femme seraient extrêmement déçus si nous n'y faisons pas honneur ! répondit Nikos d'un ton ironique et alors qu'il l'embrassait tendrement. Puis sans le lui dire, il choisit ce qu'elle allait manger et posa l'assiette sur la table.

— Je n'ai pas faim, je suis beaucoup trop émue ! dit Thea.

— Moi aussi, répondit-il, mais ils se sont donné tellement de mal.

Elle savait que c'était une très bonne excuse pour la faire manger. Elle essaya mais ne comprit pas ce qu'elle avait. Elle était profondément consciente que Nikos était très beau et très différent de l'artiste qu'elle avait rencontré avec son foulard rouge et sa veste en velours. En fait, elle était envahie par un trouble venu du plus profond d'elle-même, goûtant son bonheur avec la plus grande sérénité.

Nikos leva son verre.

— A la femme la plus exquise que j'aie jamais rencontrée ! dit-il. J'ai du mal à croire qu'un être aussi parfait dans tous les domaines m'appartienne enfin !

— Cela veut-il dire que vous avez attendu très longtemps, le taquina-t-elle. Je connais des gens qui seraient choqués d'apprendre la vérité !

— La vérité est simple, répondit Nikos. Je vous ai cherchée toute ma vie durant, et, je crois, dans des milliers d'autres vies antérieures, avant de vous trouver, et maintenant, je ne vous laisserai plus jamais repartir.

— Croyez-vous que j'en ai l'intention ? lui demanda Thea.

— J'ai gagné des centaines de batailles pour vous, j'ai navigué sur des centaines d'océans et franchi les plus hautes montagnes pour vous trouver.

— Moi aussi, je sais... maintenant que je vous ai trouvé, dit Thea, que vous... étiez dans mes rêves... mais, lorsque je me réveillais, vous aviez disparu.

— Maintenant je serai toujours à vos côtés, reprit Nikos, et je crois que nous avons tous deux réalisé, dans la petite église au fond des bois, que l'on peut découvrir l'amour dans les endroits les plus étranges qui ne sont pas toujours les plus conventionnels.

Thea pensait aux projets de son père et elle savait que Nikos avait raison. L'amour qu'ils avaient découvert n'était pas un amour ordinaire. C'était quelque chose de spirituel qui appartenait aux arbres, aux oiseaux, aux fleurs, au soleil et aux étoiles.

Ils terminèrent leur repas, et lorsque Thea suggéra qu'ils aillent dans le salon en face de la cheminée, Nikos l'entraîna vers l'escalier. Elle sentit alors battre violemment son cœur. Nikos se dirigea alors vers sa chambre, ouvrit la porte, et, un moment, elle crut rêver. Tout était tellement différent de ce qu'elle imaginait: c'était une chambre comme elle n'en avait jamais vu auparavant. Les murs étaient entièrement recouverts de tissu sur lequel Nikos avait peint des fleurs et des oiseaux qu'ils avaient rencontrés dans la forêt. Thea avait l'impression d'être dehors, dans quelque sous-bois magique.

— Mon trésor, dit Nikos, je devais certainement penser à vous en peignant cela.

— C'est merveilleux !

— C'est dans ce décor-là que je veux vous dire à quel point je vous aime !

Thea apercevait maintenant le lit, très bas et sculpté de la même façon que le sien. Il était entièrement décoré de papillons, petits et grands, qui virevoltaient avant de se fondre dans le cœur des fleurs accrochées aux murs.

— Comment avez-vous pu... imaginer quel que chose d'aussi... merveilleux et d'aussi... original ? suffoqua-t-elle.

— Je vous l'ai dit, je pensais à vous !

Nikos l'entoura de ses bras. Il avait enlevé sa veste et sa cravate

pendant qu'elle admirait la pièce et, avec sa fine chemise blanche et sa ceinture rouge sur son pantalon, elle le trouva encore plus attirant qu'auparavant. Mais, timidement, elle lui dit:

— J'avais oublié... de vous remercier... d'avoir pensé à... ma robe de mariée !

— Elle vous va à ravir ! répondit-il. Mais maintenant, je veux vous serrer contre moi, et admirer vos magnifiques cheveux sur vos épaules immaculées.

En même temps qu'il prononçait ces mots, il lui enleva sa couronne. Puis il la serra au creux de ses bras et l'embrassa, la faisant frémir comme si de petites flammes lui traversaient le corps.

Il l'aida à se déshabiller; sa robe glissa sur le sol et il la déposa nue sur le lit. En regardant le plafond, elle s'aperçut qu'il représentait le ciel, une partie bleue et brillante avec le soleil et une autre, constellée d'étoiles.

Elle savait, maintenant que le soleil s'était couché, que les véritables étoiles brilleraient dans le ciel au-dessus de leur tête. Nikos avait réussi à s'emparer d'un monde qui lui était cher: un monde de beauté, de musique, un monde rempli d'oiseaux. Ses pensées furent traversées par la douce mélodie du violon du voïvode: elle vivait véritablement un rêve.

Nikos vint la rejoindre. Il souffla les bougies qui illuminaient la pièce. A son grand étonnement, Thea aperçut alors une toute petite lumière derrière les murs satinés et au plafond. Cela donnait à la pièce sombre l'aspect d'une chambre de conte de fées.

A cet instant même, personne n'aurait pu les troubler. Elle savait que ce que Nikos avait dit était vrai : ils étaient protégés par les dieux. Il déposait des baisers sur ses yeux, son nez, ses lèvres et son cou, et, en frissonnant, elle sentait monter en elle une passion farouche. Ses mains se promenaient en savourant la douceur de sa peau, son cœur battait contre le sien.

La musique tourbillonnait et s'élevait comme si les notes elles-mêmes montaient vers les étoiles et atteignaient la lune. Thea savait qu'elle emportait son cœur et son âme.

— Je vous adore ! lui chuchota Nikos.

Sa voix appartenait à la musique qui devenait de plus en plus intense. Son désir se faisait plus ardent et plus violent.

Thea sentit monter en elle une passion qu'elle ne pouvait contrôler. Elle aimait Nikos de tout son être, de toutes ses forces, elle voulait être encore plus proche de lui qu'elle ne l'était en ce moment. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait, mais elle voulait s'offrir entièrement à lui.

— Je vous aime, Nikos... je vous aime !

Avait-elle prononcé ces mots à voix haute ou bien étaient-ils le fruit de l'enchantement qu'il lui procurait ?

— Vous m'appartenez Thea ! dit-il, c'était écrit depuis la nuit des temps !

— Je vous appartiens, Nikos et... je vous aime !

La musique devenait de plus en plus violente et les conduisait tous deux vers les étoiles. Elle sentait le feu parcourir les lèvres de Nikos et descendre dans sa poitrine. Le monde leur échappait : ils ne formaient qu'un seul corps et l'amour était leur seul univers.

Lorsque la musique s'arrêta et que la lumière derrière les rideaux ne fut plus qu'un doux rougeoiement, Thea murmura :

— Je... je ne savais pas que... l'amour était ainsi !

Il la serra un peu plus près de lui, ses lèvres caressant ses cheveux.

— C'est... un cadeau de Dieu, dit Thea, et c'est aussi... ce que je ressentais, ce que je cherchais.

En parlant, elle pensait aux forêts et à ses rêves : elle apercevait, comme si elle était assise en face de lui, le lac où elle avait rencontré Nikos.

— Nous avons eu beaucoup de chance, dit-il d'une voix suave. Les dieux nous ont bénis et nous ne devons jamais cesser de les remercier.

— Que puis-je faire d'autre maintenant que je suis votre épouse ? demanda-t-elle. Je n'avais jamais pensé que je rencontrerais quelqu'un d'aussi... merveilleux mais... je savais que vous existiez quelque part, lâcha-t-elle dans un léger soupir.

— C'est aussi ce que je ressens, mais j'avais terriblement peur que mes rêves ne deviennent jamais réalité.

— Et maintenant ? demanda Thea.

Sans lui laisser finir sa phrase, il ajouta :

— J'ai l'impression de rêver !

Elle laissa échapper un petit cri car les doigts de Nikos se promenaient sur sa peau douce et la chatouillaient.

— Comment est-ce possible, demanda-t-il, comment pouvez-vous être aussi ravissante, aussi merveilleuse et aussi parfaite dans tous les domaines ?

— C'est ce que vous... pensez, réellement ? J'ai tellement peur de vous... décevoir.

— C'est impossible ! dit Nikos. Je sais, mon amour, ma petite femme chérie, que vous êtes la seule au monde capable de m'épouser sans me demander d'explications, sans avoir de témoins à la cérémonie religieuse.

— Je... je ne veux pas penser... à cela, rétorqua-t-elle. Cette nuit, il n'y a que vous... au monde !

— A mes yeux, dit Nikos, vous inondez l'uni vers de lumière.

— Lorsque nous sommes tous les deux, si proches, dit Thea d'une voix câline, j'ai l'impression... que nous ne sommes plus qu'un, protégés des dieux, n'appartenant plus à ce monde.

— Je ressens la même chose, répondit Nikos. Et maintenant que ma douce sirène de glace a entièrement fondu, je n'ai plus peur qu'elle se transforme en neige.

Thea étouffa un petit rire et cacha son visage contre son cou.

— Etes-vous... choqué que je sois... habitée d'une telle passion ?

— Comment pourrais-je être choqué par mon propre sang hongrois ? répliqua-t-il. J'ai encore tellement à vous apprendre de l'amour, mon trésor.

— C'est... ce que... je souhaite, dit Thea. Vous seul avez su trouver la musique capable de faire palpiter mon sang hongrois !

— Mais j'ai très peur de vous avoir déçue.

Thea savait qu'il la taquinait et elle lui dit avec véhémence :

— Vous représentez... tout ce que j'ai toujours entendu dire des

Hongrois, et maintenant je connais le véritable sens du mot « séducteur ».

Nikos l'embrassait de nouveau et tout son corps semblait s'embraser. Thea ne savait plus exactement si elle entendait la musique tzigane ou si c'était son cœur qui palpitait.

Une douce mélodie l'emporta et elle s'abandonna. Une fois encore, ils effleuraient les étoiles.

Nikos sortit du lit et tira les rideaux pour que le soleil éclaire la chambre. Par la fenêtre, on apercevait la vallée et une partie de la forêt. Thea se réveillait doucement, savourant ce premier instant de la journée et se laissant aller à détailler la silhouette de son époux qui, debout, s'affairait dans la chambre.

— Est-ce que vous réalisez, mon amour, demanda-t-elle d'une voix douce, que nous sommes mariés depuis quatre jours ?

— Je ne sais plus exactement si cela fait quatre siècles ou quatre heures ! rétorqua Nikos en éclatant de rire.

Puis il se rapprocha du lit pour admirer les magnifiques cheveux roux qui recouvraient les épaules de Thea. De petits papillons verts semblaient s'échapper de ses yeux.

— Je me demande si vous savez à quel point vous êtes séduisante ? lui demanda-t-il d'une voix grave.

Elle lui tendit les bras et il lui dit :

— Ne me laissez pas succomber de nouveau... à la tentation, j'ai une envie irrésistible de vous faire l'amour, mais je dois me lever.

Il y avait quelque chose d'étrange dans sa façon de parler et Thea le regarda avec appréhension.

— Que se passe-t-il, Nikos ?

— Mon amour, depuis que nous sommes mariés, tout ce que nous avons fait tous les deux a été un enchantement et un ravissement tels que je souhaite rester ici à tout jamais et vous dire à quel point vous êtes merveilleuse et... parfaite !

— C'est... ce que je souhaite également, dit Thea.

Mais son instinct lui dit qu'il y avait quelque chose d'autre, et elle lui demanda inquiète :

— Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tout va parfaitement bien, répondit Nikos. Mais je savais, ma chérie, qu'un jour il vous faudrait regarder le monde en face, et

malheureusement, ce jour est arrivé !

— Que voulez-vous... dire ? demanda-t-elle effrayée.

Il s'assit sur le lit, passa ses bras autour de son cou et la serra tout contre lui.

— Il ne faut pas avoir peur, lui dit-il, mais en même temps, je voudrais que vous fassiez ce que je vous demande.

— Vous savez que je vous aime et que je ferai... tout ce que vous me demandez... mais... j'ai terriblement peur!

— Vous ne devez pas vous inquiéter, rajouta Nikos, je veux que vous ayez confiance en moi.

Elle se souvint alors qu'il avait prononcé ces mêmes mots lorsqu'ils avaient été capturés par les bandits.

— Vous savez que j'ai confiance en vous, dit- elle passionnément, je vous aime, je vous adore. Aucun homme ne peut être aussi beau et aussi extraordinaire !

Ses bras la serrèrent violemment et il lui dit :

— J'ai reçu un message et je dois impérativement rendre visite à ma famille.

Thea retint sa respiration et laissa échapper un cri.

— Lorsque j'apprendrai la nouvelle à ma famille, vous devrez en informer la vôtre également.

— Informer... ma famille ? bredouilla-t-elle.

— Je suppose que, tôt ou tard, nous devons regarder les choses en face. Il est tout de même incroyable que je ne sache pas comment vous vous appeliez avant de devenir ma femme !

— Est-ce que cela a de l'importance ? lui demandait-elle.

— Il faudra que nous le fassions tôt ou tard, lui répondit-il franchement.

Il y eut un long silence ; Thea savait qu'il souhaitait qu'elle fasse ce qu'il voulait et comme elle ne désirait pas le décevoir, elle lui dit d'une toute petite voix :

— Que... dois-je faire ?

— Que vous disiez à vos parents ce qui nous est arrivé, répondit Nikos. Je pense, ma chérie, que vous venez de Gyula. Demain, lorsque j'aurai fait ce que je dois faire, j'irai avec vous à Gyula pour rencontrer votre père et votre mère.

Thea laissa alors échapper un cri de protestation et Nikos lui dit :

— Ne vous inquiétez pas ; s'ils se fâchent, je saurai les calmer. Ne leur dites pas que nous sommes mariés et laissez-moi plutôt atténuer leur colère.

— Ils vont être... furieux ! murmura-t-elle.

— Présentez-leur simplement vos excuses pour avoir disparu si longtemps, répliqua Nikos, et croyez-moi, je ferai ce qu'il faudra faire en arrivant. Un large sourire illuminait le visage de Nikos mais Thea voulait lui dire que ce n'était absolument pas drôle : elle imaginait le mépris que son père aurait à l'égard du roturier qu'elle avait épousé. Ils seraient tous deux chassés du palais et humiliés sous les yeux des courtisans et des domestiques.

Nikos prit le visage de sa bien-aimée dans ses mains et l'embrassa. Elle était tellement perturbée qu'elle ne réalisait pas ce qui lui arrivait mais elle sentit son cœur battre avec exaltation. Les rayons du soleil s'enflammaient au plus profond d'elle, devenant de véritables flammes et embrasant ses cheveux en un flot éclatant. Plus rien n'avait d'importance pour elle : Nikos était en train de l'embrasser, de la caresser; comment pourrait-elle penser à autre chose ?

Son corps répondait au sien et ils appartenaient à un monde fantastique et magique. Ils étaient seuls au monde, sous le regard des dieux.

Thea chevauchait à travers la prairie. Elle savait que, dans quelques minutes, elle apercevrait le palais, blanc et majestueux, surplombant la ville. Elle avait le terrible pressentiment qu'elle laissait son bonheur s'échapper derrière elle. Avant de la voir s'en aller, Nikos l'avait serrée très fort contre lui.

— Il ne faut pas avoir peur, lui rappela-t-il. Pensez à notre amour. Vous êtes ma femme et personne ne pourra jamais vous arracher à moi.

— En êtes-vous... certain ?

— Absolument ! dit-il. Une fois de plus, ma petite femme adorée, je vous demande de me faire confiance.

Il l'embrassa avec tendresse. S'il le lui avait demandé, elle serait bien montée en Enfer pour lui faire plaisir. En s'éloignant vers l'écurie, elle ne s'était pas retournée, craignant que cela lui porte malheur.

Nikos portait des vêtements d'équitation traditionnels et il avait abandonné son foulard d'artiste. Ses bottes soigneusement cirées brillaient comme des miroirs.

Thea s'accrocha à lui, terrifiée à l'idée qu'une fois partie, elle ne le reverrait peut-être plus jamais.

— Vous... ferez... très attention ? lui demanda-t-elle d'une petite voix tremblante.

— Je vous promets qu'il n'y aura ni dragons ni bandits qui puissent me faire de mal jusqu'à ce que je vous retrouve.

— A quelle heure viendrez-vous ?

— Vers quatre heures. A quel endroit nous retrouverons-nous ?

— Dans la prairie, avant d'atteindre le pont qui conduit à la ville, répondit-elle.

— Me promettez-vous d'y être ?

— J'allais vous poser la même question, rétorqua-t-elle.

Il l'embrassa encore et l'aida à monter sur le dos de Mercure. Puis elle s'éloigna.

Pendant toute la durée de sa course, Thea fut absorbée par la seule pensée qui ne la quittait plus depuis ces derniers jours : elle aimait Nikos éperdument et rien d'autre n'avait d'importance.

Elle arriva au palais dans l'après-midi et lorsqu'elle franchit l'entrée principale, les sentinelles remarquèrent avec stupéfaction son apparition.

Tout le monde au palais savait qu'elle avait disparu. Elle ne voulut pas passer par la porte d'entrée et préféra se diriger vers les écuries.

Dès qu'il la vit, le palefrenier accourut en criant :

— Votre Altesse ! vous êtes de retour ! Tout le monde était

horriblement inquiet, imaginant que vous aviez eu un accident !

— Non, nous sommes tous les deux sains et saufs, répondit-elle en caressant Mercure.

Elle mit pied à terre et gagna le palais par une porte latérale. Puis elle grimpa l'escalier qui la conduisait à sa chambre et sonna alors sa servante.

— Votre Altesse ! s'exclama Martha. Pourquoi nous avoir créé autant de souci ? Où étiez-vous ?

Pendant qu'elle se changeait, Martha la réprimanda comme si elle était une petite fille mais Thea en avait l'habitude. Et puis elle devait maintenant affronter son père et elle savait que ce serait une confrontation bien plus pénible.

En ce moment, il devait être dans l'une des grandes salles de réception, traitant les affaires de son pays, entouré de ses hommes d'État et de ses aides de camp.

Elle alla d'abord voir sa mère. La reine, d'une santé très fragile, se reposait dans un fauteuil près de la fenêtre du salon. En voyant Thea, elle poussa un cri de joie :

— Ma chérie, où étais-tu ? Nous avons été horriblement inquiets, et ton père est très en colère. Nous redoutions de ne jamais te retrouver.

— Je suis vraiment désolée, mère, de vous avoir bouleversés à ce point, dit Thea, mais je pense que vous avez deviné pourquoi je me suis enfuie.

La reine poussa un long soupir.

— Je savais que tu n'avais aucune envie d'épouser le roi Otho, et lorsque je l'ai vu, j'ai parfaitement compris ce que tu pouvais ressentir.

Sa mère était tellement gentille que Thea éclata en sanglots.

— Je suis navrée, mère, mais je ne pouvais pas épouser un vieil homme comme lui !

— Je comprends, ma chérie, mais ton père pensait que c'était dans l'intérêt de notre pays.

— Est-il très fâché ?

— Il l'était au début, répondit la reine, puis il a pensé que tu avais eu

un accident. Hier il a envoyé des officiers te chercher, mais à leur retour, tard dans la soirée, ils nous ont dit qu'ils avaient fouillé toute la région sans te trouver. C'est le prix qu'il faut payer lorsque l'on appartient à une famille royale.

— Père croit-il toujours que j'épouserai le roi Otho ?

La reine regarda en direction de la porte comme si elle ne voulait pas qu'on l'entende et dit alors :

— Ce n'est pas tout à fait cela mais je pense qu'il a maintenant réalisé qu'un tel mariage était impossible. Essaie de ne pas le tourmenter maintenant que tu es de retour.

Thea embrassa de nouveau sa mère puis alla trouver son père. Comme il était presque l'heure du dîner, elle pensa le trouver dans son bureau. Ce fut le cas lorsqu'elle entra, elle le vit qui se tenait debout à la fenêtre, regardant les fleurs dans le jardin.

— Bonjour, père !

Il se retourna brusquement, et Thea découvrit sur son visage une expression de soulagement.

Elle se précipita dans ses bras et l'embrassa.

— Je suis désolée, père, de vous avoir ainsi tourmenté.

— Où es-tu allée, vilaine fille ? J'ai cru que tu avais eu un accident ou que tu étais en danger quelque part.

— Je suis de retour maintenant, dit-elle, et je suis navrée de vous avoir causé autant de souci.

— Je suis vraiment très fâché, dit le roi, alors qu'une note de soulagement faisait vibrer sa voix.

En fait, tout le monde était tellement content qu'elle soit rentrée à la maison qu'on ne lui demanda même pas où elle était allée. Chacun accepta même l'idée émise par sa mère selon laquelle elle était peut-être allée chez une de ses vieilles gouvernantes. Mais c'est seulement après le repas, lorsqu'ils eurent évoqué tout ce qui se passait à Kostas et lu les lettres de Georgi, que Thea se sentit détendue. Tout s'était déroulé beaucoup mieux qu'elle ne l'espérait. Elle se demandait ce qu'ils diraient lorsqu'elle leur confierait qu'elle s'était mariée, sans leur consentement, avec un roturier. Sauraient-ils lui pardonner cet acte ? En ce qui concernait son père, il y avait très peu de chances.

Étant donné que sa mère allait se coucher relativement tôt, Thea se retira aussitôt après le dîner.

— Bonne nuit, mère, dit Thea en l'embrassant tendrement.

— Bonne nuit, ma chérie. Je suis tellement heureuse que tu sois rentrée.

Son père lui dit à peu près la même chose et cela la culpabilisa encore plus.

— J'aurai beaucoup de choses à te dire demain, ajouta le roi, et je ne veux plus que tu fasses de bêtises, as-tu compris ?

— Oui, père.

— Tu es une bonne petite fille ! Le palais est bien vide lorsque tu n'es pas là.

Thea retint sa respiration et regagna sa chambre.

En montant l'escalier, elle se demanda comment elle pouvait supporter de leur faire autant de peine. Mais seul Nikos avait de l'importance désormais: elle lui appartenait, elle était une partie de sa chair.

Un jour, peut-être, lui pardonneraient-ils, surtout si elle avait un bébé qui deviendrait leur héritier.

Elle ne parvint pas à s'endormir tout de suite et pensa que même sa mère aurait du mal à pardonner la façon dont elle s'était conduite. « Aidez-moi, par pitié, aidez-moi », implora-t-elle auprès du Dieu qui avait béni leur union.

Elle pria également Héja bien qu'il ne soit pas vénéré par les habitants de Kostas. Mais c'était un dieu qui appartenait au pays de Nikos et elle savait qu'à l'avenir, il jouerait un rôle important dans sa vie.

Elle finit par s'endormir en espérant que la nuit s'écoule rapidement afin d'être bientôt dans les bras de Nikos.

Elle avait dit à Martha de ne pas la réveiller de bonne heure. Sa longue chevauchée et sa crainte d'affronter son père l'avaient épuisée.

Elle voulait avant tout être belle lorsque Nikos arriverait et pour cela il lui fallait du repos. Elle cherchait quelle tenue d'amazone elle allait pouvoir revêtir. Mais en même temps, elle avait peur. Et si Nikos ne venait pas ? S'il rencontrait, sur son chemin, une jeune fille qui le séduise ?

Elle était en train de rêver lorsque Martha entra dans sa chambre. Elle se retourna dans son lit, agacée d'être réveillée si tôt. Mais une fois les rideaux tirés, Martha s'approcha du lit et lui dit :

— Il faut vous réveiller, Votre Altesse !

Thea fit semblant de ne pas entendre, mais

Martha répéta:

— Sa Majesté souhaite que vous soyez en bas dans moins d'une heure.

— Mais pourquoi donc ? Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— Il est presque midi, Votre Altesse, et Sa Majesté prétend qu'il y a un invité de marque que vous devez rencontrer et qui sera là pour le déjeuner.

Thea se releva et s'assit dans son lit. Elle se demandait pourquoi son père ne lui avait pas parlé la veille de cet invité de marque. Elle espérait qu'il ne s'agirait pas d'un de ces déjeuners qui n'en finissent jamais et qui la mettrait en retard pour son rendez-vous avec Nikos.

Elle sortit du lit et alla prendre un bain. Elle décida alors de mettre directement sa tenue d'équitation afin de ne pas avoir à se changer ensuite.

Mais comme il y avait un invité de renom, elle demanda à Martha de lui préparer une de ses plus belles robes. Elle était vert pâle, ce qui lui fit penser à la forêt où elle avait rencontré Nikos. Sa peau blanche resplendissait et ses cheveux rougeoyaient plus que d'ordinaire. Elle passa un petit collier d'émeraudes et un bracelet assorti qui allaient parfaitement avec sa robe.

Elle fut prête en un clin d'œil et demanda à Martha de préparer sa tenue d'amazone pour qu'elle puisse se changer rapidement après le déjeuner.

Elle en avait choisi un bleu pâle, de la couleur des fleurs qui ornaient sa couronne le jour de son mariage. Cet après-midi, elle porterait un chapeau car Nikos ne l'avait jamais vue ainsi vêtue.

Puis, comme le temps passait et que Martha s'agitait, elle quitta la chambre en toute hâte et traversa le couloir principal du palais en courant.

Il semblait y avoir plus de laquais et de courtisans dans le corridor que

d'habitude, et elle se demanda qui pouvait bien être cet invité de dernière minute.

Comme elle s'y attendait, elle trouva son père dans le salon. C'était là que lui et sa mère recevaient généralement leurs plus prestigieux invités. En embrassant son père et sa mère, elle remarqua qu'ils avaient revêtu leurs habits de cérémonie.

— Qui est cet invité de marque, père ? demanda-t-elle.

— Le roi Arpad de Levad, lui répondit sa mère avant que le roi n'ait eu le temps de le faire. C'est lui qui a demandé à nous rendre visite.

— De Levad ? répéta Thea en fronçant les sourcils.

— C'est la première fois qu'il vient à Kostas, expliqua le roi, et, naturellement, nous sont mes ravis de l'accueillir.

Thea eut alors l'impression qu'une main glacée lui saisissait le cœur quand elle se souvint que le roi Arpad, à l'exception du roi Otho, était le seul roi des Balkans qui ne soit pas marié. Elle ne savait pas exactement quelles étaient les intentions de son père mais elle souhaitait lui dire immédiatement que toute idée de mariage était saugrenue.

Elle repensa alors à ce que lui avait dit Georgi : le roi Arpad, paraît-il, détestait les femmes. Peut-être avait-il changé d'attitude mais de toute façon, il était trop tard.

— Je dois dire que je n'ai jamais rencontré cet homme, ajouta le roi, bien que j'aie connu son père, bien sûr. Levad est un pays vaste et important qui possède une frontière commune avec le nôtre.

— Georgi m'a... raconté, commença Thea d'une toute petite voix, que le roi A...

Elle n'avait pas fini sa phrase quand elle entendit des voix, et que les doubles portes du salon s'ouvrirent. Les courtisans qui attendaient dans le couloir s'avançaient maintenant vers eux.

Son père et sa mère s'éloignèrent et Thea se retrouva seule. Elle savait qu'elle devait les suivre, mais elle resta figée, hésitant un moment à quitter le salon par une autre porte avant de s'enfuir par le jardin.

Puis elle se dit qu'il n'y avait aucune raison d'avoir peur. Elle avait épousé Nikos, elle était sa femme, et tous les projets de son père pour la convaincre d'épouser le roi Arpad n'aboutiraient à rien.

Elle ferma les yeux et crut entendre un court instant Nikos lui murmurer: « Faites-moi confiance ! » Elle savait que rien ni personne ne pouvait défaire les liens sacrés qui les avaient unis tous deux dans la petite église perdue au creux de la forêt.

Son père et sa mère étaient en train d'accueillir le roi, échangeant quelques paroles avec lui dans le salon.

Alors, lentement et à contrecœur, Thea s'avança vers eux tout en murmurant : « Nikos, mon amour, je vous aime, je vous aime ! »

Elle lui offrait tout son amour et elle savait qu'il viendrait la sauver.

— Et maintenant, Votre Majesté, entendit- elle dire son père, je voudrais vous présenter ma fille Sydel.

— J'en serais très honoré, répondit une voix grave.

Thea était en train de lui faire une révérence lorsque le roi effleura sa main. Elle ressentit alors une étrange sensation. C'était si frappant qu'elle leva les yeux. Et, pendant quelques secondes qui lui semblèrent une éternité elle resta figée. Nikos était là, devant elle ! Nikos, portant un uniforme couvert de décorations. Nikos la regardant avec tellement d'amour, ses yeux pétillant d'un éclat aveuglant. Pendant un moment, ils restèrent là, face à face, incapables de bouger. Thea croyait qu'elle était en train de rêver lorsque le roi Arpad dit :

— Votre Majesté, j'ai quelque chose de très important à vous confier, mais peut-être serait-il préférable que nous soyons seuls.

Le père de Thea le regarda, surpris, et lui demanda :

— Cela ne pourrait-il pas attendre le déjeuner ?

— Je n'en aurai que pour quelques minutes, répliqua le roi Arpad, et si par bonheur nous pouvions aller dans une autre pièce avec Votre Majesté et votre fille, je vous expliquerais alors pourquoi je suis ici.

Thea se rendait compte que son père trouvait cela très étrange. De toute évidence, il ne pouvait rien faire d'autre que les conduire vers l'antichambre qui jouxtait le salon. C'était une petite pièce et Thea avait toujours trouvé qu'elle était la plus agréable du palais. On referma la porte derrière eux, et, le roi Arpad, se tournant vers Thea, lui prit la main. Elle se serra contre lui avec la promptitude d'un jeune oiseau : son cœur battait éperdument.

Elle était déconcertée et, en même temps, elle avait du mal à croire

que c'était bien Nikos qui était à ses côtés. Nikos, si grand, si majestueux: un véritable roi, mais aussi l'homme qu'elle avait épousé.

— Je vous l'ai déjà dit, faites-moi confiance ! lui dit-il d'une voix douce.

Elle était incapable de parler. Elle ne pouvait détacher ses yeux des yeux du jeune roi pour qui elle vibrait d'amour. Celui-ci, s'adressant au père de Thea, reprit :

— Votre Majesté, je suis venu ici aujourd'hui, pour vous dire — peut-être aurez-vous du mal à le croire — que Thea et moi sommes mariés depuis quatre jours !

Le roi le regarda, interloqué, comme s'il croyait que le jeune homme se moquait de lui.

Puis la reine s'exclama :

— Mariés ? Mais comment cela est-il possible ?

— Nous nous sommes rencontrés dans la forêt, expliqua Nikos, et nous sommes tombés amoureux. Thea ne savait pas qui j'étais et je ne savais pas non plus qui elle était, mais nous savions que nous étions faits l'un pour l'autre et plus rien d'autre n'avait d'importance.

— C'est la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais entendue ! déclara le roi dont la colère s'était dissipée, heureux de se découvrir un gendre aussi prestigieux.

— Voilà la première raison, mais il y en a une autre, une qui convaincra tous ceux qui nous entourent.

Thea le regardait, un peu inquiète. Il raconta à son père et à sa mère comment, après leur rencontre, ils avaient été capturés par les bandits. Il expliqua comment, pour sauver Thea des mauvaises intentions des jeunes brigands, il avait raconté qu'ils étaient mariés. La reine poussa un cri d'horreur et le père de Thea dit :

— C'était extrêmement rusé de votre part, et je vous suis extrêmement reconnaissant d'avoir sauvé ma fille de ces brutes ! Mais j'ose espérer que vous êtes généralement escorté.

— C'est quelque chose qui me déplaisait et j'essayais de ne pas y penser, dit Nikos, mais à cette occasion j'ai vu à quel point cela aurait pu être utile !

La reine était horrifiée.

— Mon garde du corps a assisté de loin à notre capture par les brigands, et il a tout de suite prévenu le détachement de troupes le plus proche.

— Je n'arrive pas à imaginer le danger auquel vous avez échappé !

— Moi non plus, dit le roi. Comment Thea a-t-elle pu être aussi désobéissante et aussi imprudente pour s'enfuir ainsi ?

— N'êtes-vous pas content, père, que les choses en soient ainsi ? Si j'étais restée ici, je n'aurais jamais rencontré Nikos.

— J'imagine que c'est là un de vos noms ? demanda le roi.

— J'en possède cinq, rajouta Nikos en souriant.

— Et moi trois ! s'exclama Thea.

— J'aime assez celui que vous portez, dit-il gentiment.

Les deux rois décidèrent alors d'annoncer que Nikos avait rencontré Thea lorsqu'elle avait été capturée par les brigands. Il l'avait sauvée et ils étaient tombés amoureux.

— Tout le monde aimera votre histoire, dit la reine. Je suis tellement contente que ces horribles brutes soient derrière les barreaux et ne puissent plus jamais terroriser les voyageurs ou voler le bétail.

— Vous pouvez en être certaine, lui répondit Nikos.

Puis ils retournèrent au salon et il déclara :

— Je vais maintenant m'occuper de Thea et, à l'avenir, je veillerai à ce qu'il ne lui arrive plus ce genre d'aventure.

Ils ne se retrouvèrent seuls qu'en fin d'après-midi et Thea lui demanda :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit ?...

— Et vous-même ? riposta Nikos.

— Je... j'avais peur, confessa Thea, que vous ne... m'épousiez pas... si vous aviez su combien mon père était en colère.

Elle poussa un petit cri car il la serrait maintenant tout contre lui.

— Comment aurais-je pu savoir... comment aurais-je pu deviner... que vous étiez quelqu'un... de si... important?

Il déposa un baiser sur son front et lui dit :

— Je ne vous ai rien dit, mon amour, parce que j'avais peur que vous vous sentiez offensée de faire un mariage morganatique.

Thea releva la tête et le regarda stupéfaite.

— Je me suis rendu hier à mon palais afin d'informer mon Premier ministre que j'étais marié et lui ai demandé s'il accepterait une personne aussi merveilleuse et aussi parfaite que vous à mes côtés comme épouse et comme reine.

Il soupira et rajouta:

— Je savais que ce serait très difficile.

— Pourquoi ? demanda Thea.

— Parce que mon cabinet, ma famille ainsi que tous ceux sur qui je règne, du cordonnier au maréchal-ferrant, me harcelaient et me suppliaient de me marier et de leur donner un héritier.

— Et moi qui croyais que vous étiez un artiste !

Nikos éclata de rire.

— Il m'arrive de peindre simplement pour me détendre et être en paix, mais j'étais fermement déterminé à ne pas faire un mariage avec une princesse insipide, simplement pour faire plaisir à mon peuple.

— Et... suis-je une princesse... insipide?

— Vous savez ce que je ressens pour vous, et je vous le montrerai pleinement un peu plus tard, lui répondit-il en lui caressant la joue.

— Mais vous n'avez pas dit... à votre Premier ministre que vous... étiez marié. Pourquoi ?

Nikos sourit.

— Les brigands m'ont joué un drôle de tour, reprit Nikos en souriant.

— Les brigands ? Mais... de quelle façon ?

— Lorsque je suis retourné au palais, l'officier qui avait emporté votre selle pour la réparer a demandé à me voir. Il m'a avoué très

sérieusement qu'il estimait que je devais savoir que la selle volée appartenait aux écuries royales de Gyula !

— Bien sûr ! s'exclama Thea. Les armoiries de père sont toujours marquées quelque part sur la selle !

— Exactement ! approuva Nikos. Et c'est comme cela que j'ai découvert qui j'avais épousé.

Thea le regarda, ébahie.

— On m'avait toujours dit que la princesse Sydel était très belle. Mon Premier ministre ainsi que ma famille se sont presque mis à genoux pour me supplier de vous rencontrer, mais j'ai toujours refusé.

— Mais... pourquoi ?

— Parce que j'attendais la véritable femme qui m'appartiendrait et serait l'autre partie de mon être, dit gentiment Nikos. Je savais que tôt ou tard, Héja me l'enverrait.

— Et c'est ce qui est arrivé ! dit-elle en souriant. Comment pouvais-je deviner en tombant sur vous que vous étiez un roi alors que je vous croyais artiste ?

— Je pensais que vous étiez une déesse ou une nymphe sortie du lac, répliqua-t-il, mais maintenant vous m'appartenez et c'est ce qu'il y a de plus important : je vous ai attendue si longtemps ! souffla-t-il en l'embrassant.

Bientôt leurs deux corps ne firent plus qu'un, et Thea réalisa que ses contes de fées étaient devenus réalité. Elle avait trouvé son prince charmant : il était l'autre partie d'elle-même. Personne ne pourrait désormais les séparer.

Tard dans la nuit, lorsqu'ils furent réunis dans la grande salle de réception du palais, Thea demanda à Nikos :

— Comment est-il possible que nous ayons autant de chance. C'est... incroyable et... merveilleux d'être ici... tous les deux.

— Je crois que la réponse à cela est à chercher dans la foi que nous possédons, car nous croyons véritablement en notre véritable amour.

Il la serra tendrement contre lui et continua :

— C'est l'idée d'épouser le roi Otho qui vous a fait fuir. Je savais que vous étiez quelque part et, fuyant pour ma part le protocole, je vous

attendais dans ma petite maison blottie au creux des bois, espérant un jour vous trouver. Je pensais à vous lorsque j'ai peint les murs de ma chambre et, en fait, je pensais également à vous lorsque je peignais le lac où nous nous sommes rencontrés !

— Vous finirez ce tableau, dit Thea.

— Nous retournerons à cet endroit pour notre lune de miel, dès que vous aurez vu mon palais et rencontré ma famille.

— Pourrions-nous réellement retourner là- bas, uniquement avec Valou et sa femme ?

— Nous serons très discrètement protégés, dit Nikos. Je ne mettrai plus jamais votre vie en danger, mais nous serons pratiquement seuls.

— Oh, Nikos, c'est vraiment ce que je souhaite ! Je veux dormir dans votre lit, je veux partager l'existence des papillons, et retourner dans la petite église remercier le prêtre qui a fait de moi votre épouse.

— Nous ferons tout cela, dit-il, mais avant tout, mon amour, nous allons nous aimer encore davantage.

— C'est impossible ! contesta Thea.

Déjà, comme les mains de Nikos caressaient son corps, elle sentit un frisson parcourir ses lèvres jusqu'à sa poitrine: elle savait qu'elle l'aimait encore plus qu'hier ou les jours précédents. Cet amour grandirait, deviendrait toujours plus intense, non seulement pendant leur lune de miel mais aussi tout au long de leur vie, jusqu'à leur mort.

C'était un amour qui venait de Dieu, qui faisait également partie de la montagne, des fleurs, de la musique tzigane, des papillons et des oiseaux. C'était un amour qu'ils offriraient à leurs enfants et à tous ceux qui les entoureraient.

Sans amour, le monde était dénué de sens. Grâce à lui, il resplendissait de mille feux. Bientôt, les étoiles illuminant le ciel se mirent à refléter la lumière de Dieu.